

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION
NATIONALE

L'Assassinat de M^{me} Gouïn

Hebdomadaire



C'est une grande affaire criminelle qui commence. Les assassinats en chemin de fer ont toujours provoqué une terreur particulière et celui qui vient d'être découvert est appelé par la personnalité de la victime, par la qualité des assassins, à un vaste retentissement. Quand on apprit, au lendemain de la

(Voir la suite page 2).

VOIR A L'INTERIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

Voir à la douzième page, notre grand dessin en couleurs : LE CHATIMENT D'UN SOLEILLAND



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE SUD-OUEST

TENTATIVE DE MEURTRE. — Rentrant à Ramouzens, après avoir vendu une vache dans une foire voisine, un propriétaire fut rejoint par deux individus. Terrassé et bâil-



lonné, il fut dévalisé. Un facteur rural qui faisait sa tournée accourut aux cris de la victime et mit en fuite les malfaiteurs qui disparurent dans la nuit. **GONDRIAN.**



SCENE DE GREVE. — Depuis quelques jours, une grève qui s'est déclarée à Graulhet prend des proportions très graves. Malgré la suspension des affaires, un courtier allemand s'était rendu dans le pays. Reconnu par les grévistes, il fut roué de coups, assommé. Quand les gendarmes l'arrachèrent des mains des forcés, il était dans un état lamentable. **CASTRES.**



UN ASSASSINAT. — Pendant qu'une rentière de 50 ans, habitant à Eang-de-Vigé, s'était rendue à un enterrement, un malfaiteur s'introduisit dans son domicile pour voler. Mais la rentière rentra chez elle avant que le malfaiteur ait pu s'enfuir. Il sauta à la gorge de la femme et l'étrangla; puis il partit emportant le produit de son vol. **SAINT-DIDIER-LA-TOUR.**

FOLIE SANGLANTE D'UNE MÈRE

Un drame affreux de la folie, drame qui a fait deux victimes, s'est déroulé à Graulhan, près Bordeaux. A l'extrémité de cette commune, au bourg dit Moulineau, demeure une famille composée du père, de la mère, âgée de trente-trois ans, et de la fille, âgée de neuf ans. Le père de la femme habite aussi la maison. Il exerce le commerce du lait.

La femme avait été malade, il y a plusieurs années, et souffrait, depuis son rétablissement, de migraines périodiques.

L'autre soir, vers six heures, elle disait à sa fille: « Tiens, bois, voilà un fortifiant », et elle lui faisait absorber un liquide contenu dans un bol qu'elle lui tendait.

L'enfant fit la grimace; la mère but après elle en répétant: « Mais c'est un fortifiant ». Bientôt la fille pâlit et se mit à crier: « Oh! maman, qu'est-ce que j'ai bu? La, ça me brûle » et elle se tordait, en proie à d'insupportables souffrances.

Sa mère la prit dans ses bras. L'enfant, entendant rentrer son grand-père, l'appela vite: « Bon papa, va chercher un médecin. Oh! que j'ai mal! que ça brûle! »

Le grand-père hésitait à se rendre chez un docteur, lorsque sa fille fut prise, à son tour, de vives douleurs. Alors, sans perdre une minute, le vieillard se rendit chez le docteur. Puis il se hâta de revenir chez lui, et sa surprise fut grande de constater que la porte de la chambre où il avait laissé les malades était fermée à clef. Il frappa. Sa fille lui répondit d'abord par des gémissements et elle se décida enfin à ouvrir la porte. Un spectacle épouvantable le fit reculer d'horreur. Sa fille, qui était venue lui ouvrir, perdait le sang par la gorge et par les poignets; sa petite-fille gisait sur le plancher, inondée de sang elle aussi. La petite était morte, la mère agonisait.

L'Assassinat de Mme Gouin

(Suite).

mort de Mme Gouin, qu'elle avait été mise en bouillie par le train dans lequel elle était montée, on crut d'abord à un accident. Mais certains détails firent comprendre à la justice qu'il y avait eu là un crime; les médecins se montraient affirmatifs à ce sujet; enfin nos renseignements nous permettaient de compter sur un coup de théâtre prochain.

Ce coup de théâtre s'est produit. Les assassins, deux soldats du 31^e d'infanterie à Melun, Graby et Michel, ont été arrêtés sur la dénonciation d'un de leurs anciens camarades de régiment qui les avait vus monter dans le train 826.

Depuis le crime, les deux misérables faisaient preuve d'une cynique insouciance et ils ont fait simplement les aveux les plus complets.

Voici comment Michel raconta le terrible drame: drame prémédité du reste, car depuis longtemps Graby engageait son ami à « faire un coup » dans le train de Melun à Paris. « Quand le convoi s'est mis en marche, a dit Michel, nous avons par le soufflet gagné les wagons de première classe... Dans un compartiment, nous avîmes une femme seule. Elle avait l'air cossu... Dans le coin opposé au couloir, elle semblait sommeiller.

Nous avons refermé la porte, baissé les rideaux des fenêtres donnant sur le couloir, masqué la lumière, puis nous nous sommes étancés sur la femme.

« Elle a poussé un grand cri, un seul. Graby l'a empoignée à la gorge et l'a jetée à terre, puis tous deux nous l'avons frappée à coups de talon sur la tête. Elle se débattait; je la maintins tandis que Graby continuait à frapper. Bientôt elle ne bougea plus... Alors j'arrachai ses gants et je pris les bagues... Dans le sac que nous évenâmes, il y avait un porte-monnaie contenant cinq francs...

« Je demeurai seul avec le cadavre... Il fallait le faire disparaître. J'ouvris la portière à contre-voie. Je me baissai. Je pris le corps entre mes bras et je le soulevai pour le jeter dehors.

« En hâte je jetai le sac sur la voie... puis je me dépêchai de quitter le compartiment dont le tapis était effroyablement maculé. Avant de partir cependant je m'aperçus que j'avais les mains couvertes de sang; je les essuyai dans un des rideaux. »

Michel a déclaré ensuite qu'il avait caché chez sa maîtresse, sous un petit toit, les deux bagues volées à Mme Gouin; on les a en effet retrouvées à cet endroit.

Les deux misérables ont été écroués. Ils n'avaient rien perdu de leur attitude cynique. Seul, Graby, en passant dans les couloirs de la Sûreté, avait — comme le montre notre dessin — baissé sa casquette pour dissimuler son visage.

Ajoutons que Graby appartenait à une famille honorable, aujourd'hui plongée dans la désolation.

Voici ce qui s'était passé :

Lorsque le grand-père s'en était allé quérir un médecin, la femme avait déshabillé sa fille et l'avait couchée dans son lit. Elle avait essayé de l'étrangler au moyen d'un foulard roulé en forme de corde, puis elle lui avait ouvert les veines des poignets avec un rasoir qu'elle avait dû aller prendre dans la cuisine. L'enfant avait perdu presque tout son sang par ces blessures quand revint son grand-père. En entendant ce dernier frapper à la porte de sa chambre, qu'elle avait fermée à clef, la femme s'était, avant d'ouvrir, ouvert les poignets et tranché la gorge avec le même rasoir. Le sang qui coulait par ses blessures bouillonnait, lorsque le grand-père alluma la bougie à la leur de laquelle il découvrit le drame affreux.

Un docteur ne tarda pas à arriver. Il examina tout de suite le cadavre de l'enfant et n'eut qu'à constater le décès, puis il alla vers la mère.

« Voyons, ma bonne dame, lui dit-il, nous allons voir ce que vous avez; essayez de vous tenir debout.

Aidé par une voisine, le docteur souleva la femme qui, maintenant, le regardait, les yeux démesurément ouverts. Elle eut la force de faire deux pas et se dirigea vers la table de la chambre, sur laquelle était resté un peu de liquide. Elle mit une main sur l'épaule du médecin et, de l'autre, prit le récipient dont, d'un geste brusque, elle jeta le contenu au visage du docteur. C'était du vitriol, ou tout au moins, à ce qu'on présume, le restant du liquide corrosif — mélange de vitriol et d'oxalate de potasse — avec lequel elle avait empoisonné sa fille et s'était empoisonnée elle-même.

Le docteur fut brûlé au front et aux joues; heureusement les yeux sont indemnes.

A dix heures du soir, la malheureuse folle rendait le dernier soupir après une agonie atroce.

Le Châtiment d'un Soleilland

Encore un assassin d'enfant qui vient de payer à la société sa dette formidable.

Le dimanche 20 mai 1909 était jour de fête au village de Montpezat-du-Quercy. Vers onze heures et demie du soir, la famille Lacam s'aperçut de la disparition de sa fille, Maria, âgée de six ans.

Elle entreprit aussitôt, aidée de plusieurs personnes, des recherches qui se poursuivirent vainement toute la nuit. Le lendemain matin vers six heures, l'enfant était trouvée morte dans un jardin voisin du cours des Fossés, où avait lieu la fête. Le petit cadavre avait été jeté la face contre terre, sur un tas de pierres dans un coin de muraille derrière un grillage recouvert de plantes grimpances. L'autopsie a démontré que Maria Lacam avait été violée et étranglée. Son agresseur lui avait comprimé le nez et les lèvres de sa main droite, tandis que de la gauche il avait exercé de violentes pressions sur le cou. Le corps présentait, en outre, de nombreuses traces de violences.

Les soupçons se portèrent immédiatement sur le nommé Hébrard, remarqué la veille et dont les allures avaient paru suspectes. Bientôt après, ce dernier était arrêté à la gare, au moment où il se disposait à prendre le train.

Tout le jour, Hébrard avait essayé d'emmener des fillettes dans les champs.

Lorsqu'il était rentré, après minuit, à son auberge, il portait, près de l'œil gauche, une égratignure toute fraîche qu'il n'avait pas dans la journée; il était préoccupé de cacher des taches sanglantes qui maculaient son pantalon blanc.

Hébrard avait depuis longtemps abandonné son métier de garçon coiffeur pour exercer celui de marchand forain ou de camelot. Il menait une existence presque vagabonde. Il avait déjà subi deux condamnations pour vol, et avait été condamné en dernier lieu, le 31 octobre 1904, par la Cour d'assises des Pyrénées-Orientales, à quatre ans de prison pour avoir étranglé sa femme.

Le Jury de Tarn-et-Garonne s'était montré impitoyable; il avait prononcé la condamnation à mort, et avait repoussé le recours en grâce proposé par l'avocat du misérable. Le Président de la République fut à son tour aussi inflexible et le châtiment suivit son cours.

L'avant-veille de l'exécution, la guillotine quitta Paris par la gare d'Austerlitz.

Elle fut montée à Montauban devant une foule encore animée contre le satyre d'une haine féroce. Difficilement contenue par le service d'ordre, elle poussait des clameurs qui redoublèrent quand parut le condamné.

Celui-ci fut rapidement jeté sur la bascule; le couteau tomba et la foule se retira, satisfaite, vengée enfin du crime horrible qui souleva d'indignation toute une contrée paisible, et souhaitant que le terrible châtiment atteigne tous les souilleurs d'enfants, malheureusement si nombreux aujourd'hui.



LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Midi et le Centre

RIXE SANGLANTE. — Passant avec son tombereau lourdement chargé de sable, un charretier accrocha une voiture de vaisselle. Le choc fut suivi de nombreux dégâts. Le marchand de vaisselle voulut retenir le charretier jusqu'à l'arrivée



d'un agent, mais la brute, s'armant de son fouet, en frappa violemment le marchand. Un maçon qui assistait à la scène, corrigea vertement le charretier. Mais celui-ci, sortant un revolver de sa poche, fit feu sur l'ouvrier qui, grièvement atteint en pleine poitrine, est dans un état des plus alarmants. **CUSSET.**

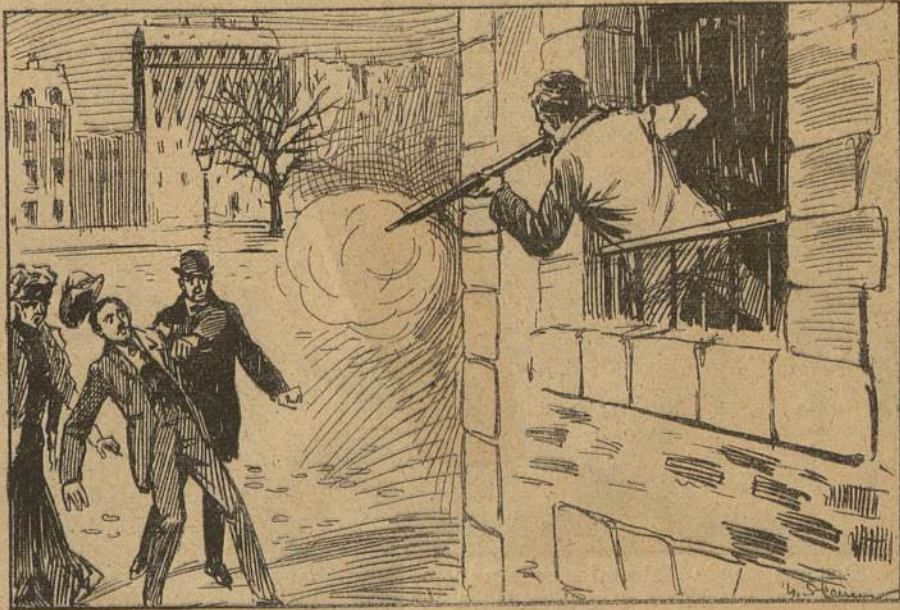


DANS UN BOUGE. — A quatre heures et demie de l'après-midi, dans une maison close, un individu était allé rendre visite à sa femme, pensionnaire de l'établissement. Une discussion éclata entre eux; le mari la clôtura en tirant sur sa femme un coup de revolver qui l'atteignit à la tête. L'état de la blessée est alarmant. **CETTE.**



UN CRIME DANS LA NUIT. — Légèrement pris de boisson, un cultivateur passait en pleine nuit dans un chemin qui coupe à travers champ. Dans un endroit désert, loin de toute habitation de paysans, un individu habitant le pays se présenta tout à coup devant lui; armé d'un pieu qu'il avait arraché dans un champ, il s'en servit pour assommer le cultivateur qu'il continua à frapper jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'un cadavre sanglant. Il a été arrêté; on croit à une vengeance. **COURSAN.**

Les Familles ennemies.

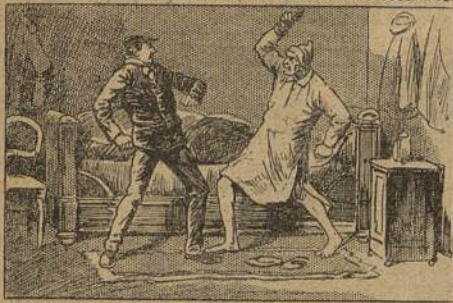


En se promenant dans une rue de Lunéville, la famille Grandadam passa devant le domicile d'un maçon nommé Ott avec lequel elle vit en mauvaise intelligence. Celui-ci, qui se tenait sur sa porte, frappa à coups de bâton Mme Grandadam. Puis il se barricada et menaçait de tirer par la fenêtre des coups de fusil sur ses adversaires. Furieux d'avoir vu frapper sa mère, un des fils Grandadam découvrit sa poitrine et cria au maçon: « Tire donc, si tu oses! » Le maçon tira et le malheureux jeune homme, atteint au ventre, expira quelques instants plus tard.



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS PARIS

TENTATIVE DE MEURTRE. — Un individu entrant, l'air menaçant, dans un débit de l'avenue de Saint-Ouen. Le garçon s'approche et s'appretait à faire ses offres de service à l'inconnu. Celui-ci sortit brusquement un énorme couteau de sa poche, l'ouvrit d'un geste brusque et le planta à cinq reprises dans le bras gauche et la main droite d'un charretier. Après quoi il prit la fuite. On n'a pu retrouver sa trace. (XVII^e Arr.)



CAMBRIOLEUR ASSASSIN. — Il était onze heures du soir quand un brocanteur de la rue de Crimée fut tiré de son sommeil par un bruit venu de sa boutique. Il se leva, mais aussitôt un individu se jeta sur lui. Le cambrioleur prit un revolver sur sa table de nuit, mais déjà le cambrioleur faisait feu sur lui à quatre reprises, le blessant légèrement à la tête. Le brocanteur voyant son agresseur s'approcher de lui, lui asséna sur le front un coup avec la crosse de son revolver. Le malfaiteur, quoique blessé, put cependant prendre la fuite. (XIX^e Arr.)



UN APACHE CHATIE. — Au moment où, regagnant leur domicile, deux commerçants passaient en pleine nuit rue de la Lune, un individu qui se tenait tapidans l'ombre, se jeta sur l'un d'eux et tenta de l'étrangler. L'apache était mal tombé. Il eut le pénible étonnement de voir ses deux victimes lui échapper, puis revenir sur lui et lui infliger une telle correction que le bandit fut à son tour obligé de crier : « A l'assassin ! » Mais les deux commerçants, le traînant derrière eux, le conduisirent au poste d'où il fut envoyé au dépôt. (III^e Arr.)



UNE FEMME POIGNARDÉE. — La fête de Belleville battait son plein. Dans la foule, une fille qui passait en bousculant une autre. Aussitôt une violente discussion s'éleva entre elles. Pour en finir, la femme qui avait été bousculée sortit un formidable couteau et le planta jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire. Après quoi, elle prit la fuite sans pouvoir être rejointe. (XIX^e Arr.)

L'ENQUÊTE

Roman dramatique tiré de la pièce de Georges Henriot

PAR MAURICE LANDAY

XVIII^e (suite).

Berthe se montra. Elle était méconnaissable presque. On sentait que la douleur l'enveloppait, l'étreignait, la supplicait.

Ses yeux hébreux la faisaient ressembler à une hallucinée, étaient cerclés de bistre; ses traits émaciés hurlaient son indéchiffrable souffrance.

En chancelant, elle vint s'écrouler dans un fauteuil devant Ardouin, qui se rendait compte du malaise moral, brusquement éprouvé, qu'envahissait la peur de s'être trompé.

Une minute s'écoula, dans un silence lourd comme la pierre d'un sépulchre.

M^r Robert Etienne ouvrit sa serviette, en tira quelques notes, hâtivement transcrits.

— Je vous écoute Maître.

Alors, d'une voix chaude, caressante, avec une aisance admirable, l'avocat déclara :

— Dès que la nouvelle de l'assassinat de notre regretté Président est parvenue jusqu'à moi, dès que j'ai eu connaissance de la façon étrange, mystérieuse, dont le crime avait été commis, je me suis passionné, je l'avoue.

Puis, quand madame Moreau m'a eu fait l'honneur de me confier les intérêts de son mari, mis au courant de la situation, j'ai senti qu'il était de mon devoir de rechercher, avec plus de soin, de minutie, dans quelles conditions précises notre malheureux Président avait été frappé.

— C'était votre droit.

M^r Robert Etienne s'inclina et poursuivit :

— Je me suis donc rendu chez les personnes qui avaient reçu le Président à dîner le jour du crime, c'est-à-dire chez M. le Sous-Préfet et M^{me} la Sous-Préfète.

— Alors ?

— Alors, monsieur le Juge, j'ai appris que le Président avait pris congé de ses hôtes vers dix heures et qu'il était parti en votre compagnie. Est-ce exact ?

— Absolument... Mais ce n'est pas une découverte, cela. Vous n'avez qu'à relire le dossier.

— Pardon ! voulez-vous me permettre de continuer ?

— Oui, mais activez, Maître, activez.

M^r Robert Etienne, sans accélérer le moindre de son débit de sa parole nette, coupante, reprit :

— Vous êtes donc parti en compagnie du Président, et comme vous habitez non loin du domicile qui fut celui de la victime, vous avez fait route ensemble, si je ne me trompe.

— C'est encore au dossier.

— Je le sais... Le chemin que vous avez suivi était facile à reconstituer. On l'a fait. Bref, à l'intersection de la rue Nationale et du boulevard Victor-Hugo, vous vous êtes séparés.

— Nous nous sommes séparés.

— C'est bien cela ?... Au coin de la rue Nationale et du boulevard Victor-Hugo ?

— Oui, oui. Où voulez-vous en venir ?

— Vous allez voir, monsieur le Juge.

— Il serait temps.

— Vous vous êtes engagé sur le boulevard Victor-Hugo où vous demeurez et le Président... a continué son chemin par la rue Nationale ?

— Oui, monsieur le Juge.

— C'est tout, monsieur le Juge.

— Voilà l'Œil de la Police n^o 38 à 53.

— Oui, Maître. Tout cela est exact, mais est d'un bien mince intérêt.

— Je suis d'un autre avis, monsieur le Juge.

— Continuez.

— Je continue... Il s'agit d'un meurtre qui fait un fracas inouï, des plus retentissants, et qui est des plus énigmatiques. Un homme, éminent par ses qualités, son caractère, ses vertus de Magistrat compatissant, est tombé sous les coups d'un assassin.

Le malheureux qu'on en accuse, qu'on poursuit, n'apparaît comme innocent... Je dois, évidemment, par tous les moyens en mon pouvoir, prouver cette innocence.

— Mais, jusqu'à présent, Maître, vous n'avez rien prouvé du tout.

— Permettez... Je tiens à préciser certains menus faits, car ils ont, dans l'espèce, une importance capitale.

— Capitale ?

— C'est mon opinion.

— Ce n'est pas la mienne.

— Les opinions sont libres, monsieur le Juge.

— Qui... Et je ne vois pas.

— Je continue. Vous vous êtes quittés, le Président et vous, à l'intersection de la rue Nationale et du boulevard Victor-Hugo.

— Encore !... Oui.

— Alors, comment expliquez-vous que le Président ait été assassiné rue Nationale, avant d'être arrivé à l'intersection formée par le boulevard Victor-Hugo, en deça de cette intersection ?

Et l'avocat, en prononçant ces mots, fixa Ardouin de très caractéristique façon.

Le Juge supporta assez mal ce regard.

— ... Je ne comprends pas.

— C'est cependant bien simple... Puisque vous vous êtes quittés au coin de la rue Nationale et du boulevard Victor-Hugo, le Président a continué sa marche pour se rendre chez lui ?

— Oui... Après ?

— Comment !... Vous ne saisissez pas ?

— Quoi ?

— Mais qu'il eût dû être attaqué, assassiné, entre le boulevard Victor-Hugo, au coin duquel vous avez laissé le Président, et sa demeure à lui.

— Concluez.

— ... Au lieu de cela, le corps a été retrouvé à cinquante mètres environ en deça du boulevard Victor-Hugo, c'est-à-dire à un endroit, où, d'après vos propres déclarations, vous étiez encore ensemble.

Le malaise d'Ardouin s'accroissait singulièrement.

Il n'en opposa pas moins :

— Encore une fois, Maître, concluez.

— Oh ! moi, monsieur le Juge, fit M^r Robert Etienne en s'inclinant, je n'ai pas à conclure.

— Expliquez-vous.

— J'ai seulement à vous demander ce que vous pensez de cette constatation.

Ardouin, avec une mauvaise humeur très marquée, sentenciera :

— Elle ne gêne guère l'instruction.

— Vous trouvez ?... Supposez qu'au lieu d'avoir été accompagné par vous, le Président l'ait été par une autre personne... Est-ce que, Juge d'instruction consciencieux, vous n'appelleriez pas en témoignage cette per-



LA SEMAINE CRIMINELLE AUTOUR DE PARIS

AGENTS BSESSÉS. — Deux agents qui se trouvaient sur la plate-forme du tramway « Pierrefitte-Saint-Clond » furent pris à partie par deux frères debout auprès d'eux. Comme on arrivait au rond-point de Pierrefitte, les agents, qui jusqu'alors s'étaient contentés de faire la courte oreille, les invitèrent à se taire. Mal leur en prit, car les deux frères tombèrent sur eux à coups de pied et de poing. Un agent, grièvement blessé au bas-ventre et à la jambe gauche, a dû interrompre son service. Le soldat Troiscouts, du 45^e régiment d'infanterie, caserné à Laon, a essayé d'intervenir au cours de la bagarre, mais il en a été empêché par la foule, qui l'a hué. **PIERREFITTE.**



UN DÉJEUNER TRAGIQUE. — Pour toucher l'argent d'un loyer, un propriétaire s'était rendu chez son locataire et celui-ci l'avait retenu à déjeuner. Au cours du repas une discussion s'éleva entre les deux hommes à propos d'une réparation que refusait le propriétaire. Rendu furieux, le locataire saisit l'os de gigot demeuré sur la table et en frappa son convive à la tête avec tant de violence que le propriétaire dut être transporté à l'hôpital. **GARCHES.**



UN ARTISTE POIGNARDÉ. — Parce qu'un artiste de concert qui prenait dans un café une consommation, à une table voisine de la sienne, lui refusait un billet de faveur, un manœuvre se mit à l'insulter. Expulsé par le cafetier, il attendit l'artiste dans la rue et quand celui-ci sortit, le misérable lui planta un poignard dans le dos. **MONTREUIL.**



LES MAUVAIS MÉNAGES. — Il y a belle lurette que deux époux de Saint-Eusoye ont vu s'éclipser leur lune de miel. Les disputes et les coups sont chez eux passe-temps ordinaire. Cette existence, cependant, paraissait ne pas plaire à la femme et elle le fit voir à son mari. Au moment où celui-ci entamait une de ses scènes habituelles, l'épouse mécontente lui enfourma un couteau dans le dos. **SAINTE-EUSOYE.**

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LE VOYAGE D'ANACHARSIS

Pour bien connaître les dessous de cette affaire palpitante d'intérêt, il est nécessaire de remonter d'un mois en arrière et de faire connaissance intime avec les héros de ce procès.

Les époux Beguchet sont en train de déjeuner. Tout en attaquant, avec un acharnement digne d'un meilleur résultat, une côtelette récalcitrante d'un ancien agneau qui ne veut pas se laisser entamer, Anacharsis Beguchet, greffier en chef du tribunal de commerce d'Harry-sur-Orbe, dit à Euphrasie, sa chère et tendre moitié :

— Hein ! quelle nuit, ma poupoule chérie !

La poupoule chérie a — et pour cause — les yeux battus et contents. Elle

rougit et sourit. C'est que la nuit s'est passée fort orageuse. Les éclairs, le tonnerre, le vent, la pluie, la grêle ont été déchainés plusieurs heures durant, et l'on peut vous confier, sous le sceau du secret bien entendu, que les nuits d'orage exercent sur Mme Beguchet une singulière influence. Son mari reste courbaturé pendant huit jours.

Mais, en poussant l'exclamation sur laquelle s'est méprise sa femme, le pauvre Beguchet n'a pensé qu'à ses propriétés.

— Quelle nuit ! répète-t-il piteusement. On m'a assuré que des grêlons gros comme des œufs de pigeon étaient tombés dans la contrée. Il paraît que les deux tiers du territoire de Saint-Thabard, où nous avons toutes nos vignes, sont saccagés. Au lieu de vendre une dizaine de quinzains, comme l'année dernière, nous serons sans doute obligés d'acheter du vin pour notre consommation.

« Nous sommes f...ichus !

Et les larmes d'Anacharsis, qui attendraient un tigre du Bengale, ou même une panthère des Balignolles, coulent, mais sans l'attendrir, sur la côtelette

contre laquelle s'escrime toujours l'infortuné.

Heureusement que la maîtresse du logis, une crâne petite femme, ne se laisse pas aller aussi facilement à la douleur et qu'elle envisage sans sourciller la situation.

— Voyons, Anacharsis, fait-elle. A quoi bon te lamenter avant de savoir à quoi l'en tenir ?

Et comme son mari ne répond rien, elle conclut :

— Avant de jeter le manche après la cognée, va d'abord donner un coup d'œil à Saint-Thabard. En attendant, essuie tes yeux, gros bêta, et viens m'embrasser.

Evidemment la raison sortait de cette bouche mignonne et rose, et Beguchet se redressait ragailardi, tout fier d'être attaché par le nœud conjugal, ce nœud gordien dont M. Naquet fut l'Alexandre, à une femme de tant de bon sens. Il répondit :

— Tu as raison, ma poupoule adorée. Et d'ailleurs Saint-Thabard n'est pas au bout du monde. Une fois mon café pris, je file à pied *pedibus* comme Jean Bête, appuya-t-il avec l'aplomb d'un homme

pour qui les citations françaises et étrangères n'ont pas de secrets.

— Seras-tu de retour pour le dîner ?

— Cette question !... Crois-tu que je compte, là-bas, m'y endormir dans les délices de Gadoue ?

Et le greffier donna un nouvel assaut à sa côtelette qui se défendit avec l'énergie du désespoir.

Mais, de guerre lasse, il finit par repousser son assiette et s'abîma dans ses réflexions.

— A quoi songes-tu ? demande Euphrasie, en frappant légèrement sur la cuisse de son époux.

— Je songe, répond-il, qu'il est inutile de m'attendre ce soir. Je ne reviendrai que demain matin. Pendant que je serai là-bas, je tâcherai de faire d'une pierre deux coups. Tu sais que nos peupliers du bord de l'Orbe ne profitent plus, et qu'il est temps de nous en débarrasser. Si je puis les coller à un marchand de bois du pays, au grand Tasport, ou au papa Gobin, le produit de cette vente nous consolera de notre perte si nous avons été grêlés.

(A suivre). *Le Greffier.*



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE NORD

EXPLOITS DE POCHARDS. — Deux individus en état d'ivresse se rendaient dans un cabaret, quand l'un d'eux brisa d'un coup de poing un carreau de la vitrine et se trancha net l'artère du poignet gauche. La blessure béante laissant échapper un flot de sang, l'homme ne tarda pas à faiblir et c'est presque exsangue qu'il s'affala sur le sol. **LOOS.**



UNE MÈRE CRIMINELLE. — Pour vivre tranquille avec son ami, une jeune femme avait confié à sa mère sa fillette de 3 ans et son petit garçon d'un an. Mais la mère ramena l'autre jour les deux enfants et la jeune femme, ouvrière dans une filature, s'en trouva fort embarrassée. Elle partit vers le soir, en emportant le bébé qu'elle pensait confier à une personne de sa connaissance. Elle ne put rencontrer cette dernière. Alors, ne voulant pas rentrer chez elle avec son enfant, elle descendit sur le bord du canal de la Deûle, et lança le pauvre petit dans l'eau. La mère dénutrée a été arrêtée. **LA MADELEINE.**



CRIME D'ALCOOLIQUE. — Dans la commune de Belloy-en-Santerre, un cultivateur, alcoolique invétéré, battait fréquemment sa femme. Il rentra l'autre soir plus ivre que de coutume. Deux voisines qui se trouvaient chez lui s'enfuirent. Resté seul avec sa femme, l'ivrogne saisit son fusil et fit feu sur la malheureuse. Atteinte en pleine poitrine, elle fut tuée sur le coup. Le meurtrier coucha alors le cadavre sur le lit et prit la fuite. **CHAULNES.**



ASSOMÉ PAR UN APACHE. — Sous l'influence de l'alcool, un apache qui était entré dans un estaminet, menaçait le cabaretier de le tuer s'il ne lui servait pas à boire. Le débitant s'en débarrassa en lui versant une consommation. Un moment après, le cabaretier se présenta chez lui pour lui réclamer un de ses volets que l'apache avait emporté en partant. La brute ouvrit brusquement sa porte et asséna un formidable coup de marteau sur la tête du malheureux débitant dont l'état est aujourd'hui très grave. **ROUBAIX.**

sonne?... Ne lui feriez-vous pas remarquer l'importance du fait?...
— Sans doute. Mais...
— Mais quoi? monsieur le Juge.
Ardouin eut un haut-le-corps.

Cette question du jeune maître, posée nettement, catégoriquement, lui donna comme une sensation de soufflet.
— Maître, vous dépassez, ce me semble vos droits. Je suis Juge chargé de l'instruction... J'interroge. On ne m'interroge pas...
— Soit. Mais permettez-moi d'appeler votre attention sur le fait que je vous signale...
— A la bonne heure!...
— Il mérite que nous en cherchions, de concert, l'explication.

En effet, la particularité mise en lumière par M. Robert Etienne avait une importance capitale.
Comment n'avait-il pas vu ça, lui?
Blessé dans son amour-propre de juriste réputé, il s'écria :

— Mais l'explication est simple, très simple... On peut admettre que le Président a continué de marcher vers son domicile, puis que pour une raison ou pour une autre, qu'on ne saura jamais, il sera revenu sur ses pas...
— Si la personne ayant accompagné le Président arrangeait ainsi les choses, trouveriez-vous ça tout naturel? Cette explication, qui vous est personnelle et vous semble suffisante, ne ferait-elle pas naître alors, dans votre esprit, un doute sérieux, grave?...
— Aucun.
— Cependant, c'est peu vraisemblable. Et, en tout cas, mon enquête démontre que cela est impossible.

— Impossible! Pourquoi?
— Je vais vous le dire.
Ardouin, aussitôt, devint attentif extraordinairement.

— Si le Président était revenu sur ses pas, il serait tombé dans le sens opposé à celui qu'avait le corps quand on l'a découvert.
Le juge fit un mouvement, puis commença d'égrener ce qu'il appelait lui-même le « chaquet des suppositions de défense ».

— Le malheureux, en se débattant, a pu se retourner, une fois, par terre.
— Il ne s'est pas débattu : On l'a assommé net. Admettre votre opinion, ce serait admettre, en même temps, que l'infortuné a eu une agonie... Or, le Président fut foudroyé. Il tomba comme une masse.
Mais Ardouin s'obstina.

La situation prenait de l'étrangeté.
Ce n'était plus le Juge d'instruction défendant sa thèse, ah! non, mais bien tout autre chose...
— Le Président était revenu sur ses pas, puis avait fait volte-face...
— Pourquoi serait-il revenu sur ses pas?
— Que voulez-vous que j'en sache?...
— Pourtant, il faudrait?...
— ... Cela ne m'occupe pas... Le Président a marché à sa fantaisie... Il a pu vouloir faire quelque petit achat.

— Après dix heures? Toutes les boutiques étaient fermées. C'est impossible.
— Eh bien, n'en parlons plus, finissons-en. Je suis las de votre insistance.
— Elle est légitime.
— Non. Passez-moi l'expression, Maître : vous ergotez.

— En aucune façon. J'ai eu l'honneur d'avoir, tout à l'heure, avec monsieur le Procureur la même conversation, et, lui, n'a pas estimé que la constatation dont il s'agit fut insignifiante, négligeable. Je le répète et avec la dernière énergie, ce que vous admettez ne se peut pas, par la raison bien simple que j'ai fait, hier soir, à la même heure, le trajet en question et que j'ai remarqué, j'y insiste, que toutes les rues étaient désertes. Il en est constamment ainsi. Les débits de tabac eux-mêmes sont clos, et l'hypothèse du Président revenant sur ses pas pour acheter des cigares, par exemple, ne saurait, dès lors, tenir debout.

Mais, d'un geste, Ardouin l'arrêta.
Il venait de découvrir un argument et la trouvaille avait son prix.

— Mon cher Maître, voici ce qui a dû se passer : Moreau, l'assassin, nous aura tout bonnement suivis; et, après notre séparation, au coin de la rue Nationale et du boulevard Victor-Hugo, le Président une fois seul, il l'aura abordé. A ce moment, tous deux auront fait les cent pas dans la rue Nationale, l'explication se sera produite et, après l'explication, le crime.

— C'est une infamie! hurla Berthe.
Mais l'Avocat l'empêcha de continuer.
Puis, s'adressant à Ardouin :

— Il est surprenant que vous vous croyiez obligé d'employer, pour convaincre mon client de culpabilité, les mêmes petits moyens à sa portée à lui pour essayer de se disculper... Je le répète, c'est surprenant.
— Que concluez-vous, Maître?...
— Qu'il y a là un mystère qu'il faut éclaircir...
— Mais...
— ... Qu'il faut éclaircir, je dis bien, avant de continuer à faire marcher l'instruction dans la voie où vous l'avez engagée.

Cela fut déclaré sur un ton de hauteur et d'une voix aiguë, sifflante.
Alors, Ardouin, faisant un effort sur lui-même, reprit d'un ton autoritaire :

— Je conduis l'instruction, Maître, ainsi qu'il me convient... Vous devez rester, vous confiner dans votre rôle de défenseur, et ne pas entraver, par vos déductions sans repos, l'œuvre de la justice!

M. Robert Etienne, brusquement, se mit debout, et, fermant sa serviette :

— C'est votre dernier mot?
— Oui.
— C'est tout ce que vous avez à m'opposer?
— C'est tout, absolument.
— Bien. Je retourne auprès de monsieur le Procureur.

— Dans quel but?
— Dans le but de lui faire connaître, monsieur le Juge, que vous ne tenez aucun compte des faits si graves que je viens d'exposer, et aussi pour lui demander de vouloir bien intervenir.
— On n'a jamais vu chose pareille!
— Tout se voit, monsieur le Juge... Je vous salue.

Mais, comme M. Robert Etienne, ayant, en effet, salué correctement, avec une politesse froide, se disposait à sortir, suivi de Berthe Moreau, Ardouin s'élança, le retint par le bras :

— Pardon!
— Quoi donc?
— A quel titre allez-vous prier monsieur le Procureur d'intervenir?
— A quel titre? Eh bien voici : il y a contre vous suspicion légitime.

Ardouin blêmit.
— Suspicion légitime?...
— Oui, monsieur le Juge.
— Ah! prenez garde.

Mais l'Avocat, très calme :

— Vous ne pouvez pas instruire dans une affaire où vous êtes témoin, et, permettez-moi d'ajouter, sans vous accuser en quoi que ce soit, un témoin sur lequel pourrait... peut-être... peser quelque charge.

De blême, Ardouin devint livide.
— Vous dites?... Vous osez?...
L'Avocat répéta :

— ... Un témoin sur lequel pourrait... peut-être... peser quelque charge.
— Mais, puisque vous y êtes, dites donc tout de suite que je suis l'assassin.
— Personne ne songe à vous accuser... évidemment.

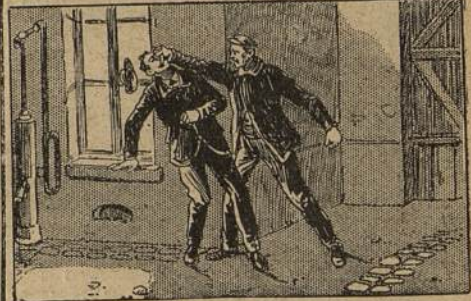
— C'est heureux, vraiment!...
Et, au comble de l'exaspération, Ardouin éclata d'un rire convulsif.

(Lire la suite au prochain numéro.)



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'OUEST

UNE NUIT SANGLANTE. — Rouen a eu cette semaine sa nuit sanglante. On a transporté à l'Hôtel-Dieu un journalier, qui a été frappé de coups de couteau par des inconnus, alors qu'il passait rue Lalayette. Place Saint-Sever, un passant a également été attaqué et roqué de coups. A la sortie d'un débit, un consommateur qui discutait avec des individus, a été brusquement frappé et retrouvé sur le sol dans un état assez grave. **ROUEN.**



A PROPOS D'UNE TOMBE. — Veut depuis quelque temps, un journalier passait la soirée dans un café avec son beau-frère. Celui-ci, que l'ivresse gagnait, se mit à reprocher à son parent de ne pas entretenir la tombe de la défunte. Frouissé, le journalier se leva et passa dans la cour de l'établissement. Mais son beau-frère l'avait suivi et de deux coups de couteau au visage le jeta sur le sol. **CRICQUETOT.**



SOLDATS APACHES. — Les habitants du Nardouet étaient terrorisés depuis quelque temps par des soldats de l'infanterie coloniale qui dévastaient leurs champs. L'autre soir, vers six heures, quatre marsouins frappèrent à la porte d'un journalier en lui criant : « Ouvre ta porte ou on te creve ! » Affolé, le journalier fit feu par la fenêtre et blessa un colonial à la jambe. Les soldats enfoncèrent alors la porte et essayèrent de violenter la femme du journalier. Par bonheur, la garde survint et arrêta les apaches. **CHERBOURG.**



UN SOLEILLAND. — Vers deux heures de l'après-midi, un chemineau qui passait près d'une vigne au village du Grand-fol, aperçut une fillette qui s'y trouvait seule. Il voulut abuser d'elle, mais l'enfant se débattit. Furié, le misérable porta à sa victime 7 coups de couteau. Puis, quand la pauvre petite fut morte, l'ignoble individu consuma son oileux attentat. La sûreté le recherche. **NANTES.**

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

EVENTREE EN PLEIN BOULEVARD. — Un terrible drame se déroula, le 29 juillet dernier, à l'angle des boulevards Saint-Denis et de Strasbourg. Il était un peu plus de 4 heures et demie lorsque, soudain, un homme fendit la foule et, au risque de se faire écraser vingt fois, s'élança à travers les autos et les voitures qui sillonnaient la chaussée. Il atteignit le refuge situé à cet endroit et bondit vers une jeune femme qui venait de s'y arrêter.

A sa vue, la malheureuse pâlit et chercha à fuir; mais l'homme la retint.
— Tu sais, lui cria-t-il, que tu es condamnée! il faut y passer!

La femme tenta un dernier effort pour se dégager, mais elle tombait presque aussitôt en poussant un grand cri, tandis que l'agresseur disparaissait dans la cohue.

On s'empressa autour de la victime : d'un coup de couteau, son agresseur l'avait littéralement éventrée; l'arme était restée dans la plaie.

Pendant qu'on transportait la blessée à l'hôpital Saint-Louis, où elle expirait quelques heures après sans avoir repris connaissance, deux agents se précipitèrent à la poursuite du meurtrier qu'ils arrêtèrent dans le passage de l'Industrie, non sans que l'apache

leur est opposé une résistance désespérée.

Exaspérée, la foule voulut le lyncher : aussi fallut-il plus de vingt agents pour préserver l'apache, un nommé Maurice Lorentz, 24 ans, condamné le 29 septembre 1908, comme souteneur, à 8 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour par la Cour d'appel de Paris.

Lorentz qui, en tuant sa maîtresse, avait voulu se venger parce qu'elle l'avait dénoncé à la police, a comparu devant la Cour d'assises de la Seine, présidée par M. le conseiller Wendling, sous l'inculpation d'assassinat.

Dans son interrogatoire, il a fait des aveux complets, reconnaissant même la préméditation.

M. l'avocat général Trouard-Riolle a demandé l'application de la peine de mort pour le souteneur qui a déjà subi huit condamnations.

M. Paul Viven s'est efforcé d'obtenir en faveur de son triste client le bénéfice des circonstances atténuantes.

Le jury étant revenu avec un verdict de culpabilité mitigé par les circonstances atténuantes, la Cour a condamné Maurice Lorentz à vingt ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour.

RENARD DANS SA PRISON

Renard, qui attend toujours à la maison d'arrêt de Versailles qu'il soit statué sur la demande en révision de son procès présentée par ses défenseurs, est en ce moment assez souffrant. Il ne peut guère absorber que des œufs et du lait et son état de santé le rend légèrement irascible.

Jusqu'à présent, en effet, il avait été un détenu modèle, ne s'attirant jamais la moindre observation. Il travaillait d'ailleurs sans relâche à la confection des éventails comme un certain nombre des prisonniers de la maison d'arrêt, et, dans la journée, il reste d'une docilité exemplaire.

Mais le soir venu, Renard se montre très abattu. Il se plaint d'avoir froid; lorsque le gardien, à sept heures, passe réglementairement dans chaque cellule pour reprendre les vêtements des prisonniers qu'on ne leur rend que le lendemain au réveil, mesure qui rend impossible toute tentative d'évasion, Renard se refuse à remettre son caleçon, prétendant que s'il ne couchait avec, il serait transi de froid et ne pourrait dormir.

Le règlement ne peut fléchir; d'autre part, le condamné aurait ainsi la possibilité de se pendre pendant la nuit, après avoir déchiré ce vêtement pour en tresser une lanterne, et quoique Renard ait fait preuve jusqu'ici d'une très grande résignation, les gardiens doivent se montrer inflexibles. Aussi Renard

proteste-t-il chaque soir, depuis peu, et réclame-t-il chaque énergie.

Il est d'ailleurs fort probable que Renard ne restera plus longtemps à la prison de Versailles et ne tardera pas à être transféré au pénitencier de Saint-Martin-de-Ré.

M. Fabre de Parrel, procureur de la République à Versailles, qui avait été chargé par la Chancellerie d'étudier le dossier, a en effet transmis, paraît-il, un rapport défavorable à la demande en révision.

PUDEUR ANGLAISE

On ne badine pas en Angleterre et en Amérique avec les livres légers. Un libraire de Londres vient d'être cité devant la justice de son pays pour avoir mis en vente les *Contes drolatiques* de Balzac. Les femmes qui se trouvaient dans la salle du tribunal furent sommées de se retirer avant le commencement du procès. Le juge ajouta que les hommes feraient bien de suivre l'exemple des femmes; mais les hommes ne bougèrent pas de leur place.

Cet incident rappelle une mesure prise par le président Roosevelt dans les derniers temps de sa magistrature. Un libraire américain, condamné, pour avoir mis en vente le *Décameron*, à plusieurs mois de prison, avait adressé à M. Roosevelt un recours en grâce. Le président écrivit en marge : « Tant s'en faut; je regrette de ne pouvoir doubler la peine. »

LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique *

PAR LOUIS BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

XVI (suite).

— Chère tante !... mon bon oncle !... c'est moi... votre petite Renée !... vivante... heureuse... folle de vous revoir...

« Et voici mon sauveur, dit-elle toute rougissante, en amenant par la main le capitaine dont l'habit fangeux, déloqué, rappelle plutôt la mise d'un brigand que la tenue d'un héros de roman.

Gravement, l'abbé de Faronville, auquel, pendant les cruelles heures de réclusion, Valentine a révélé le secret de Renée, se lève et dit avec sa grâce affable d'habitude de l'ancienne cour :

— Vous avez conquis cette enfant... des liens plus doux encore que ceux de la reconnaissance l'attachent à vous... je vous la donne.

Alors, Jean de Montville, mettant un genou en terre devant Mme de Rougemont, lui dit à son tour, en montrant Valentine prosternée près de lui :

— Et vous, madame, ne ferez-vous pas le bonheur de deux êtres qui ont souffert au delà de toute expression humaine... « Autant qu'ils ont aimé !... »

La comtesse regarde les deux beaux jeunes gens, si graves, si recueillis, si près encore de la douleur, et soudain la raison lui revient avec un torrent de larmes.

— Mes enfants !... mes chers enfants !... murmure-t-elle en sanglotant, soyez heureux !... oh !... bien heureux, comme vous êtes dignes de l'être.

Pendant que les habitants de Rougemont jouissent enfin d'un bonheur si durement acheté, pendant que Léon Bouvard goûte, près de ses dignes parents, la joie du retour, pendant que les paysans, soustraits au mortel cauchemar qui depuis si longtemps pesait sur eux, commencent à respirer, Vasseur continue avec son magnifique entrain, son zèle infatigable et sa bravoure éprouvée, son œuvre de délivrance.

Après avoir conduit ses cent vingt-sept prisonniers au juge de paix d'Orgères qui l'a félicité chaudement et lui a promis une récompense prochaine, le maréchal-des-logis, dont chacun acclame le nom, se remet en campagne.

Ces misérables sont allés ensuite rejoindre leurs complices à la prison de Saint-Jean à Chartres.

De ce dernier convoi font partie : Jacques-d'Arpajon, Beauceron-la-Blouse, Berrichon-Belhomme et son presque homonyme Berrichon-André, Chat-Gautier, Aignan-Boistard, Jacques-d'Etampes, Jean-le-Canonier, le Normand-de-Rambouillet, Sans-Arteaux, etc., bref, toute la fine fleur de la bande, y compris Baptiste-le-Chirurgien et Jacques-de-Pithiviers.

Parmi les femmes, Rose Bignon, sa sœur Marie, la Belle-Victoire, la hideuse Hélène Duval, la Grande-Marie, la Monchien, la Dubarry, la Laborde, Marie Duclos, la Belle-Agnès et tant d'autres qui seront retrouvées aux débats.

Ceux et celles qui ont pu échapper à cette rafle, sont épars dans tous les coins de la Beauce, n'osant plus se montrer, traqués par les fermiers, dénoncés par les paysans, bref, errants comme des fauves aux abois.

Ayant trouvé dans Vasseur un ennemi implacable qui leur fait une guerre d'extermination, ils ne tardent pas à tomber un à un dans ses mains.

Aujourd'hui, c'est un franc de campagne, dénoncé par le Borgne-de-Jouy. Vite, une de ces perquisitions pendant lesquelles Vasseur montre le flair d'un limier. On trouve un tas d'objets suspects dont il est impossible de légitimer la provenance. Effets volés, vêtements ensanglantés, armes rouillées, argenterie dépareillée, tout cela est saisi,

* Voir l'Œil de la Police n° 43 (1^{re} année) à 53.

puis expédié au greffe de Chartres, où s'entassent des milliers de pièces à conviction inscrites, numérotées, cataloguées avec une méthode, un zèle, un soin parfaits.

L'un après l'autre, les francs prennent le chemin de la maison d'arrêt : ceux de Boisseaux et de Ramoulu, les frères Thevenot ; ceux de Gueudreville, Pigolet

Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et du Loiret.

Les paysans, de plus en plus rassurés, deviennent de puissants auxiliaires, les renseignements surabondent, les dénonciations pleuvent et les arrestations se multiplient, à tel point que les trois prisons de Chartres regorgent.

L'ancien château des Comtes, la mai-



○ LA BANDE DES CHAUFFEURS. — « Chère tante ! mon bon oncle !... c'est moi... votre petite Renée... vivante !... » ○ ○ ○ ○ ○

père et fils ; ceux d'Épreux, les époux Renaudin ; celui du Gouet, Jean Voiteau, garde champêtre de sa commune ; ceux d'Aschères, les deux Mongendre père et fils qui furent pris en pleine forêt d'Orléans, les armes à la main, après une lutte désespérée ; celui de Pithiviers-le-Vieux, Jean Delaunay ; les recelleurs de Saclas, Etampes, Orléans et Pithiviers ; enfin le fameux Doublet de Chartres.

Puis, Vasseur mettait la main sur le Curé-des-Pingres, le père Elouis, le doyen de la bande, et les époux Pelletier qui avaient assassiné, puis ignoblement mutilé, de complicité avec la bande, leurs maîtres, le citoyen Horeau et sa femme.

Toujours par voies et par chemins, toujours infatigable, courant les fermes, les villages, les hameaux, les foires, les marchés, courbant les hommes, crevant les chevaux, Vasseur est partout, galopant de jour, de nuit, sur les confins des départements d'Eure-et-Loir, de

son d'arrêt de Saint-Jean et celle de Loëns renferment ensemble plus de cinq cents individus en prévention !

Vasseur n'est pour ainsi dire pas descendu de cheval pendant vingt-cinq jours.

Cependant, l'intrépide vengeur de la société n'est pas satisfait.

La bande est presque tout entière sous les verroux, mais elle n'est pas encore décapitée. Finfin est toujours libre. Et, tant que le misérable ne sera pas dans un cachot avec une chaîne de quarante livres à la jambe, Vasseur considère qu'il n'a pas le droit de se reposer.

Il allait bientôt avoir une satisfaction complète.

Un jour qu'il venait d'arrêter à la ferme des Essarts, près de Pithiviers, le berger François Baudet, suspecté de connivence avec la bande à Finfin, il apprend au moment d'écrouer son prisonnier à la maison d'arrêt, qu'une attaque à main armée a eu lieu la veille au soir :

Le 6 messidor (24 juin), les citoyens Jean Charmon, vigneron, Louis Guichard, tisserand, demeurant tous deux à Bourgneuf, commune de Dadonville, et Michel Pichon, vigneron, demeurant à Grantervilliers, également commune de Dadonville, revenaient de la foire de Saint-Jean de Pithiviers.

Il était neuf heures du soir. Tous trois suivaient la route conduisant de Pithiviers à Gargeau, et se trouvaient à peu près à mi-chemin d'Ascoux.

Ils causaient tranquillement, quand, brusquement, cinq hommes surgissent d'un champ de blé où ils étaient cachés et se jettent sur eux en criant :

— La bourse ou la vie !

Les malheureux, épouvantés, veulent s'enfuir, mais les voleurs les entourent, les frappent sur la tête à coups de gourdin avec une brutalité inouïe.

Après les avoir assommés, ils les dévalisèrent, leur enlevèrent leur bourse, leurs souliers et leurs vestes, puis les laissèrent pour morts.

Une heure après, les citoyens Joseph Marois et François Legros, vignerons, demeurant à Bouilly, passaient avec le citoyen Jean-Charles Languille, également vigneron, demeurant à Ascoux. Ils trouvèrent les trois blessés, les transportèrent à Bourgneuf, où ils reçurent des soins et revinrent à la vie, ayant eu en somme plus de peur que de mal.

A peine informé du fait, Vasseur accourt à Bourgneuf, les interroge et apprend que, parmi les cinq brigands, il en est un de taille gigantesque dont la voix sonne comme des cymbales.

Un pressentiment crie au maréchal-des-logis, dont l'esprit surexcité n'a qu'une pensée :

— C'est Finfin !

Son enquête, rondement terminée à trois heures du matin, il revient bride abattue à Pithiviers, réveille la brigade de gendarmerie et se met sans désemparer à reprendre son système de perquisitions circulaires.

Au hameau de Denainvilliers il n'apprend rien. Il pousse jusqu'à la grosse ferme de Javersy, puis à Gourvilliers ; rien encore. Il descend jusqu'à la rivière de l'Œuf et se trouve dans une épaisse vallée bordant le gracieux cours d'eau. Il le traverse à gué, avec son peloton de gendarmes et débouche devant la ferme du Monceau, appartenant à l'illustre Duhamel du Monceau, et occupée par le citoyen Bizouarne.

Il entre, en homme pressé, s'adresse à un charretier qu'il trouve dans la cour et lui demande s'il y a des mendiants au gîte.

— Y en a cinq, répond le charretier ; y sont dans le fournil où qu'y mangeont la soupe.

Vasseur fait mettre pied à terre à ses hommes, leur dit de le suivre, prend un pistolet, l'arme froidement et entre dans le fournil.

A son aspect, un homme attablé devant une écuelle de soupe, se lève, pâlit et s'écrie :

— Vasseur ! je suis perdu !

— Rends-toi, Finfin, ou tu es mort ! Prompt comme la pensée, le bandit fouille dans sa poche, en tire un pistolet, ajuste le maréchal-des-logis et fait feu.

Agile comme un chat, malgré sa haute taille et sa corpulence, Vasseur se jette de côté, en évitant la balle qui fracasse le large balancier en cuivre de l'horloge.

Le fermier, au nom redouté de Finfin, ne perd pas la tête. Doué fort heureusement d'une force peu commune, il se précipite intrépidement sur le chef des Chauffeurs et le maintient, malgré sa résistance furieuse.

Vasseur, à son tour, se rue sur lui, le saisit à la gorge et l'étrangle à demi, pendant que les gendarmes empoignent les autres gredins, fous de terreur.

Finfin rugissant, l'écume aux lèvres, le sang aux yeux, est enfin garrotté avec des longes et mis dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement.

— Un grand merci et une bonne poignée de main, citoyen fermier, dit Vasseur, avec un calme superbe.

— Heureux de vous avoir été utile, citoyen maréchal-des-logis, répond le maître Bizouarne.

« A propos, s'il vous faut une voiture et un cheval pour emmener à Pithiviers ce brigand-là, je vous l'offre avec plaisir à la condition d'en être le conducteur.

(Lire la suite au prochain numéro.)

FLEURS DE PARIS

Grand Roman Moderne*

PAR MICHEL ZÉVACO

XIII

MARIE CHARMANT (suite).

Ainsi raisonnait avec une admirable sagesse cette vraie enfant de la rue qui, ayant parcouru l'univers de Paris depuis ses grands continents des boulevards jusqu'à ses îlots lépreux des quartiers borgnes, l'œil au guet, l'oreille tendue, fine, prompte à saisir les mille sous-entendus de l'immense mascarade, le dessous des masques, la douleur qui passe en souriant, l'ordure sous les dorures, Parigote enfin, jusqu'au bout de ses ongles roses acérés, se gardait, selon son mot, résolue, vaillante, ricieuse, avec l'instinctive horreur de ce qu'elle appelait le *chiqué*...

Quand le soir fut venu, Marie Charmant, sa lumière éteinte, debout contre sa porte close, écouta avec un grand battement de cœur son voisin qu'elle entendait aller et venir dans le logis d'à côté.

Et son fier raisonnement, me direz-vous?... Dame, lecteur, vous m'en demandez trop. Elle écoutait, voilà tout. Et son cœur battait. Et elle se disait : — Il va partir... il va aller à cette grande fête qui se donne, rue de Babylone, chez ce baron de... comment a-t-il dit? un nom biscornu, un nom des anciens régimes et pas à la coule de l'actualité... Oui, mais c'est un baron! Il va y en avoir des marquises et des duchesses, et toutes sortes de belles madames, à cette fête!... Allons!... mon voisin qui fait des drames et des romans, à ce qu'il dit, pourra commencer là une jolie comédie qui se terminera par une noce... Beau comme il est, ce serait bien étonnant si... ah! ma pauvre fille, voilà que tu pleurniches! Non! mais ça devient tordant!...

Elle porta son mouchoir à ses yeux : elle pleurait!...

A ce moment, la porte du voisin s'ouvrit... La jolie bouquetière s'immobilisa jusqu'à retenir sa respiration... Elle entendit le jeune homme qui sortait... Elle comprit qu'il s'arrêtait une seconde sur le palier... puis il descendit...

Alors, à son tour, elle ouvrit doucement, se pencha sur la rampe et, à la lueur du gaz qui pétillait au-dessous d'elle, entrevit Anatole Ségalens qui s'enfonçait lentement au fond de l'escalier. Il avait disparu depuis quelques minutes, et elle était encore là, penchée. Enfin, elle se redressa, avec un long soupir, se retourna pour rentrer chez elle... et demeura pétrifiée, dans un sursaut d'instinctive terreur et presque d'horreur : une sorte d'apparition était là qui la regardait... une femme toute vêtue de noir, avec un voile noir retombant sur ses épaules... une figure de spectre, livide, terrible, glaciale, qui la fixait de ses grands yeux emplis d'une clarté funeste, qui souriait, d'un sourire de féroce ironie.

— La Veuve!... murmura sourdement la jeune fille.

— Je t'y prends! ricana La Veuve. Je t'y prends à reluquer le godelureau qui joue au beau mystérieux! Écoute : malgré le froid, la pluie et le vent, tu as consenti à porter des fleurs au cimetière, un soir que j'étais trop soule pour y aller moi-même... Depuis, je m'intéresse à toi, petite, et je veux te donner un bon conseil... car tu me fais pitié...

La Veuve s'arrêta soudain, grommela quelques paroles où elle s'étonnait peut-être de ce que ce mot n'eût pas écorché ses lèvres de damnée :

— Pitié!...

Car ce mot, c'est le principe et la fin du sens d'humanité. Et ce sens avait fini par s'atrophier chez celle qui s'était appelée Jeanne Mareil.

— Après tout, qu'est-ce que cela peut me faire? gronda La Veuve. Continue, ma fille! Tout ce que je pourrais dire

* Voir l'Œil de la Police n° 44 à 53.

et rien, c'est la même chose : tu y passeras comme j'y suis passée, comme la petite couturière d'en bas, comme nous y passons toutes... un baiser, un sourire, un rêve d'or et d'azur... et puis des larmes, le deuil... le cœur crevé! Nous avons du cœur, nous autres : c'est pour qu'on marche dessus... Continue, ma pe-

sortait. Pour aller où? On va le savoir. Troublée, remuée jusqu'au fond de l'être par la terrible ironie qui, si étrangement, venait confirmer ses propres craintes — huile brûlante jetée sur une blessure — la pauvre petite bouquetière s'appretait à rentrer dans son logis, lorsqu'un gémissement parvint jusqu'à

— Qui que vous soyez, dit-elle, n'ayez pas peur, je suis une amie...

— Une amie! répondit une voix faible et douloureuse.

— Oui! une amie, puisque vous avez du chagrin! Vous pleurez, je vous consolerais. Vous souffrez, je vous soulagerai... Venez... Parlez-moi... N'ayez aucune crainte... Espérez!

— Oh! dit la voix mystérieuse en se rapprochant. Qui êtes-vous, vous qui venez parler d'espoir et de consolation à celle qui n'espère plus rien et que rien ne peut consoler?

— Je vous entends depuis vingt jours... la nuit, je compte vos pas... et j'ai bien souvent frissonné de pitié lorsqu'un de vos sanglots descendait jusqu'à moi... J'habite au-dessous de vous... Je m'appelle Marie Charmant... Et vous?...

Derrière la porte, la voix douloureuse répondit avec un soupir :

— Moi, je m'appelle Lise... ou plutôt... hélas! Valentine d'Anguerrand!...

XIV

FIGURES QUI SE PROFILENT

La Veuve, dans la rue, ne tarda pas à remarquer, à dix pas devant elle, un jeune homme très élégamment vêtu qui marchait en évitant avec un soin minutieux les flaques de boue.

— Le beau mystérieux! ricana-t-elle, l'amoureux de la petite bouquetière! Il fait signe à Biribi? Un instant : Biribi est à moi!

En effet, Anatole Ségalens s'arrêtait près d'un fiacre qui stationnait en bordure de trottoir et disait, non sans une pointe de vanité :

— Cocher, rue de Babylone! A l'hôtel du baron Gérard d'Anguerrand!...

— Tiens! songea La Veuve en tressaillant, il va où je vais!...

— Je ne marche pas! répondit le cocher, sorte de brute trapue et massive à mâchoire de dogue. Cocotte a les arpiens nickelés, pour l'instant.

— Mon cher ami, fit Ségalens, vous êtes bien mal élevé...

— De quoi! de quoi! On est retenu, quoi! Ce n'est pas toi, peut-être, qui va m'apprendre...

— Sang Dieu! interrompit Ségalens, si vous n'êtes pas sage, je puis toujours vous apprendre la danse et le maintien à la façon de mon pays...

— Et moi, je vais te donner une leçon de savate à la façon de Biribi, mon ami! vociféra le cocher — ou le faux cocher, car cet homme semblait porter la houpelande traditionnelle comme un déguisement.

Aussitôt, sautant de son siège, il se rua sur le jeune homme.

Au même instant, le colosse roula sur la chaussée en poussant un hurlement de rage et de douleur : un formidable coup de poing venait de l'atteindre en plein visage et lui avait à demi démolé une mâchoire sans qu'il eût eu le temps de voir d'où cela lui tombait.

— Monsieur est servi! fit en souriant Ségalens qui, après le geste foudroyant de son poing, reprenait son attitude la plus élégante et remettait son monocle en place.

— Mince de gnon! glapit la voix vinaigrée d'un gamin qui, les deux mains dans les poches, assistait à cette scène.

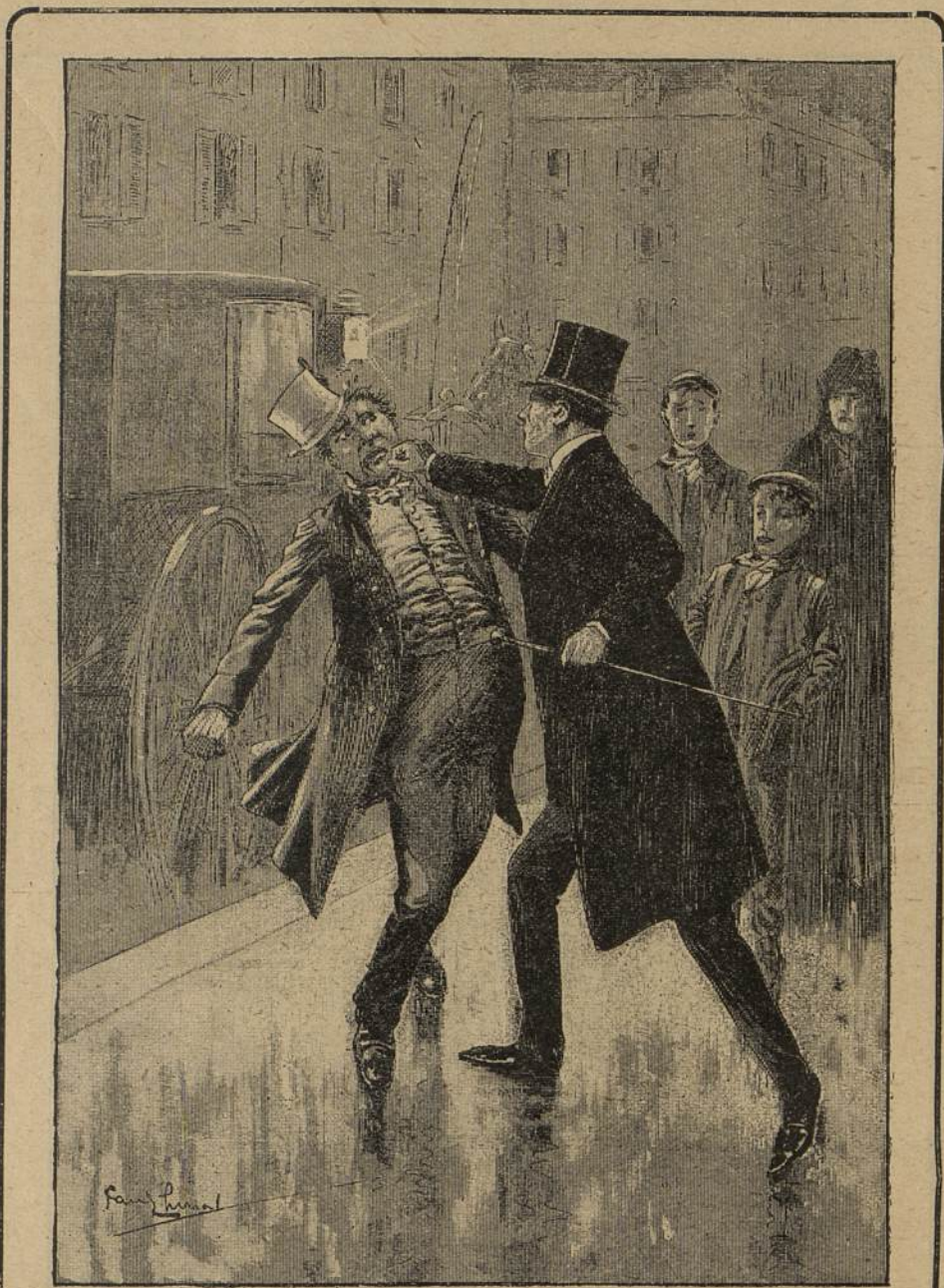
— J'aurai ta peau! gronda Biribi, en se relevant.

Déjà il se fouillait, ouvrait son couteau, et livide de fureur marchait sur Ségalens, lorsqu'il s'arrêta court : entre Ségalens et lui, une ombre s'interposait, façon de fantôme : La Veuve!

— Eh bien! cocher, dit-elle tranquillement, je crois que vous me faites attendre.

— Tiens!... madame Louis XIV, songea Ségalens.

En même temps, La Veuve fit de la main un signe imperceptible qui, pour un observateur de cette scène, eût été un geste quelconque, mais qui dut sans doute exercer un mystérieux pouvoir sur



○ ○ FLEURS DE PARIS. — Au même instant, Biribi roula sur la chaussée. ○ ○
○ ○ « Mince de gnon! » glapit la voie vinaigrée d'un gamin. ○ ○ ○

tite!... C'est joli, l'amour, tu sais!... Tiens, écoute!

La nuit sur nous étend ses voiles
Et tes beaux yeux
Vont faire pâlir les étoiles
Au fond des cieux.

C'était la voix d'en bas qui s'élevait encore, terminait son couplet d'amour dans une sorte de plainte déchirante, et se taisait soudain. On n'entendit plus que le ronron monotone de la machine à coudre.

— Pauvre Magali! murmura Marie Charmant.

— Tu vois? ricana La Veuve. L'amour, c'est les étoiles au fond des cieux, et tralala, et cœtera. Vas-y, ma petite! Tâche de décrocher la petite étoile bleue au fond des cieux. Tu n'as pour cela qu'à grimper à l'échelle, et tu y arriveras, à moins que tu ne te casses les reins.

Pâle et glacée, Marie Charmant entendit le rire féroce de La Veuve s'enfoncer dans l'escalier. Jeanne Mareil

elle. C'était comme un sanglot lointain...

— Oh! songea Marie Charmant, ces plaintes que j'entends encore!... Oui, cela vient bien de là-haut... du galetas qui appartient à la Veuve!...

Haletante, elle se mit à monter le petit raidillon d'escalier qui conduisait aux combles, et aboutit enfin devant une porte fermée. Elle écouta. Cette fois, le gémissement lui arriva très distinct.

— Qui pleure derrière cette porte? murmura la bouquetière. Et pourquoi pleure-t-on? Il y a là quelque horrible secret. Voilà vingt jours que j'entends cela!... Oh! mais La Veuve est dehors... et quand elle sort, elle rentre bien tard! Cette fois, oui, cette fois, il faut que je sache!...

Résolument, elle frappa. A l'instant même, la plainte se tut, et un silence de mort régna dans le grenier.

Marie Charmant se pencha vers la serrure, et, le sein palpitant d'une terreur qu'elle avait peine à maîtriser, appela à voix basse :

le faux cocher, car celui-ci, d'un violent effort, parut se dompter, et gronda :

— Voilà, bourgeoise, on y va !... Anatole Ségalens, assez étonné d'avoir vu si soudainement et si étrangement s'apaiser la fureur de cet homme, poursuivit son chemin, non toutefois sans avoir gratifié son adversaire d'un coup de chapeau qu'en lui-même il qualifia *grand genre*, terme un peu provincial, mais le jeune homme avait une excuse : il était fraîchement débarqué de Tarbes.

Au moment où Ségalens s'éloignait, la même voix de fausset qui avait salué son maître coup de poing d'une exclamation admirative, reprit en exagérant encore l'admiration :

— Ben ! Vous savez, m'sieu, je voudrais pas me tamponner avec vos abattis, pas vrai, La Merluche ? Mince de numérotage alors !

Ségalens se retourna et aperçut deux gavroches qui le contemplaient avec un respect non dissimulé.

— Moi, j'ai raté ma vocation, continua de sa voix traînante et faubourienne le plus petit des deux. J'aurais dû me mettre lutteur. J'ai un faible pour la lutte...

Ségalens sourit au petit voyou qu'il lui semblait avoir déjà parfois aperçu, et il s'éloigna.

Puisque ces deux nouveaux personnages viennent de faire leur entrée en scène, suivons-les un instant, avant de rejoindre Ségalens, — ne fût-ce que pour les présenter au lecteur.

— Dis donc, Zizi-Panpan, dit celui des deux qui n'avait pas encore parlé et qui répondait au nom de La Merluche. Si qu'on irait à l'Ambigu, histoire de rigoler un peu ?...

— Pas mèche, mon vieux ! Bamboche qui nous fait entrer à l'œil au paradis est au clou pour s'avoir ivrogné sur la voie publique. Comme si la voie publique n'était pas faite pour pouvoir s'ivrognier à son aise. A quoi qu'elle sert, alors, la voie publique ? Et dire qu'on est en république !... Et c'est ton père qui l'a emballé ! Un joli coup qu'il a fait, ton paternel ! Sale flic, va !...

La Merluche, devant les reproches adressés à son père, agent de la paix qui avait eu le tort d'arrêter le sieur Bamboche, figurant à l'Ambigu, la Merluche, disons-nous, baissa la tête avec tous les signes du repentir et de l'humiliation.

C'était un grand flandrin de seize à dix-sept ans, d'une longueur et d'une maigreur extraordinaires, ce qui lui avait valu le surnom harmonieux de La Merluche. Vu de dos, il avait la taille d'un garçon de vingt ans ; vu de face, il n'en paraissait plus que quatorze à peine, son visage chlorotique aux yeux cerclés de rouge étant resté enfantin.

L'autre pouvait aller sur ses quinze ans. Il était petit, malingre, fûté, rusé. Il s'appelait Zizi-Panpan, avait le nez et le menton pointus, et exerçait la profession de chef de bande avec un talent que nos lecteurs auront l'occasion d'apprécier.

La Merluche et Zizi-Panpan cheminaient donc côte à côte en devisant de choses et autres lorsque le dernier s'arrêta tout à coup près de l'étalage d'un épicer, en reniflant.

— Quoi qu'il y a ? fit La Merluche avec inquiétude.

— Il y a, dit Zizi-Panpan, que j'ai raté ma vocation... J'aurais dû me mettre pêcheur de sardines à l'huile. J'ai un faible pour la sardine, j'te l'ai t'y dit, oui z'ou non ?

— Ça c'est vrai que tu me l'as dit, avoua franchement La Merluche.

— Oh ! s'écria Zizi-Panpan, comme ça se trouve ! Pige-moi l'étalage de l'épicemmar ! Rien que des sardines. Chauffe-n'en une boîte, Merlucho... On va se les caler en chœur...

La Merluche jeta un rapide regard aux environs, s'approcha de l'étalage au moment où le garçon épicer tournait le dos, et frôla avec une rapidité et une adresse de singe une pile de boîtes de sardines ; c'était sa spécialité... il faisait les étalages.

Pendant ce temps, Zizi-Panpan continuait tranquillement sa route, les mains dans les poches, en sifflant une chanson de Mayol. Nous n'avons pas dit que Zizi-Panpan était un admirateur passionné de Mayol. Lorsqu'il fut rejoint par La Merluche, il laissa simplement tomber ce mot qui valait à lui seul un poème :

— Aboule !...

Et la Merluche *aboula* docilement ; c'est-à-dire qu'il passa à son compagnon la boîte qu'il venait de voler avec une si merveilleuse dextérité. Alors Zizi ajouta :

— Maintenant, mon vieux Merlucho, à la revoyure ! Faut que j'radine à la cambuse...

— Et ma part ? protesta La Merluche.

— Et ta sœur ! fit Zizi-Panpan avec un geste plein de dignité. Tu ne sais donc pas que la mienne, de sœur, s'est pagnotée hier sans briffer ? Oui, mon vieux, pas même du bricheton ! Pauvre Magali !... J'ai pas envie qu'elle recommence, ce soir !

— Je veux ma part ! insista La Merluche sans la moindre délicatesse.

— De quoi, ta part ! Va la réclamer à l'épicemmar, ta part ! Il t'a volé ! je t'avais dit d'y chauffer deux boîtes, une pour

mouvement de la pédale et poussa un soupir en jetant un regard de désespoir sur son jeune frère.

— Rien, n'est-ce pas ? reprit celui-ci. Alors c'est tous les jours la Saint-Brosse-toi-le-Ventre, depuis que le père est à l'ombre.

— Je n'ai plus que ces trois douzaines à ourler, console-toi, mon petit Zizi... dès que j'aurai fini, je porterai l'ouvrage ; en attendant, j'ai pu acheter du pain...

— Pauvre Magali !... Toujours douce et gentille !... Tiens, ce soir, nous faisons la noce — il exhiba la boîte volée par La Merluche — j'ai une boîte de sardines... c'est la mère Chique, tu sais... la femme au flic de la rue Ramey... la maman du petit Merlucho... eh bien, c'est elle qui me la donnée, à preuve que l'huile de sardines te fera du bien

Veuve, ce sera de moi à toi, à la vie à la mort ! Tu pourras compter sur Biribi comme sur un chien de garde ! Tonnerre de Dieu ! C'est la première fois qu'un pante me touche au visage ! Tant que ça ne sera pas lavé, vois-tu, je n'oserai plus me regarder dans une glace !...

— Eh bien, sois tranquille, tu le retrouveras !...

— Quand cela ? grogna le colosse avec une joie sauvage.

— Quand tu voudras !... Mais entre un moment dans le sapin. Nous avons à causer ; puis tu me conduiras rue de Babylone.

En parlant ainsi, La Veuve pénétra dans la voiture de Biribi. Celui-ci prit place près d'elle, et refermant la portière :

— Qu'as-tu à me dire ? grogna-t-il avec défiance.

— L'hôtel où tu vas me conduire, fit La Veuve, était habité il y a quelques jours encore par un homme et une jeune fille que Jean Nib a enlevés avec ta complicité...

— C'est vrai ! gronda Biribi. Et après ?

— La jeune fille, je sais où elle est. Mais l'homme... je ne sais pas. Et je veux savoir ! Jean Nib refuse de parler : à toi la pose !

— Si c'est à moi la pose, dit lentement le colosse, j'abats mon jeu, atout et atout : tu peux me tuer, La Veuve, tu ne sauras rien !... Jamais !

La Veuve, un instant, demeura pensive, le front plissé ; puis posant sa main sèche sur le bras de Biribi :

— Je ne te tuerai pas, et tu parleras. Dans dix minutes, tu me diras où se trouve Hubert d'Anguerrand. Seulement, ajouta-t-elle avec un funèbre sourire, tu n'auras pas eu le mérite de la bonne volonté... Maintenant, écoute bien ceci : je viens de voir la petite bouquetière ; elle est amoureuse, et je sais qui elle aime...

Biribi tressaillit, pâlit et grinça des dents. Ses formidables poings se crispèrent, son regard jeta dans l'ombre des lueurs rouges, et il gronda :

— Malheur à elle !... et à celui qu'elle aime !...

XV

SÉGALENS

Laissons Jeanne Mareil, inspirée par cette despotique et tenace conseillère qui s'appelle la Haine, arracher à Biribi le secret qu'elle convoite, — au prix, sans doute, de quelque terrible marché, — laissons, disons-nous, La Veuve entreprendre son œuvre corrosive sur l'esprit de ce bandit, et, sautant des ténèbres à l'éclat des lumières, de la misère à la splendeur, de la pauvre maison de la rue Letort au somptueux hôtel de la rue de Babylone, suivons le modeste « sapin » qui entraîne Anatole Ségalens vers la fastueuse demeure de Gérard.

Qu'était-ce qu'Anatole Ségalens ? Tel il s'était présenté à Marie Charmant, tel il était dans la réalité. Le récit qu'il avait fait était vrai. L'absolue confiance de ce jeune homme qui, à une inconnue à laquelle il n'avait jamais parlé, racontait ses secrets, cette touchante confiance qui confinait au naïf ou au sublime, n'était point le fait d'un esprit retors imaginant de toutes pièces les premiers éléments d'une séduction. Ségalens avait été sincère.

Un seul détail avait été, non pas faussé, mais légèrement arrangé par lui : c'était l'histoire du gardénia. Le gardénia, c'était un prétexte. Depuis deux mois qu'il cherchait un moyen de se rapprocher de sa voisine, c'est tout ce qu'il avait trouvé, — et cette trouvaille d'aller demander l'aumône d'une fleur lui semblait géniale, ce qui prouve sa candeur. Car un amoureux expert n'avoue jamais sa pauvreté à celle qu'il désire, les femmes, en général, ayant le culte et le respect de la richesse.

Quoi qu'il en soit, dans la voiture qui l'emportait vers la rue de Babylone, Ségalens contemplait avec orgueil le gardénia qui s'épanouissait à la boutonnière de son habit et sur lequel il posait parfois ses lèvres frémissantes. Alors son cœur se mettait à battre à grands coups et une joie puissante lui montait au cerveau.

Alors, aussi, comme il arrive à chaque tournant de l'existence, une soudaine songerie l'emportait en arrière sur les routes déjà parcourues, et, en scènes rapides, il reconstituait sa vie passée...

(Lire la suite au prochain numéro.)



FLEURS DE PARIS. — « Pauvre Magali ! dit Zizi, Tiens, ce soir, nous faisons la noce, j'ai une boîte de sardines ! »

toi, une pour moi... c'est-à-dire pour Magali... J'te l'ai t'y dit, oui z'ou non ?...

— Ça, c'est vrai que tu l'as dit ! avoua La Merluche engrailant sa lignasseroûge.

— Alors, bonsoir ! dit Zizi-Panpan, qui, aussitôt, s'élança, et laissa son camarade planté au coin du trottoir, perplexe, rêveur et murmurant :

— Je crois que Zizi s'a payé ma poire... Si j'en étais sûr, bon sang !...

Cependant, Zizi-Panpan avait gagné la maison d'où Ségalens venait de sortir, et était entré dans un triste logement du troisième. Une jeune fille à figure douloureuse, jolie quand même malgré sa tristesse et sa pâleur, y cousait à la machine des ourlets de mouchoirs.

— Bonsoir, la frangine, dit Zizi en entrant. Toujours triste !... Tu penses donc toujours à ton marquis ?... Une vraie perle, oui, tu parles !... Qu'est-ce qu'il y a à bouffer, ce soir ? ajouta-t-il tout à coup en furetant dans un pauvre buffet.

Celle qui s'appelait Magali arrêta le

à la poitrine, qu'elle a dit ! Alors, on fait la noce, hein ?

Magali laissa tomber un profond regard sur son frère, puis détourna les yeux, soupira, demeura un moment rêveuse, puis, avec un éclat de rire nerveux :

— La noce !... Eh bien, soit ! S'il faut faire la noce, je la ferai !...

Revenons maintenant à Biribi, au faux cocher qui, après son algarade avec Ségalens, avait suivi le jeune homme d'un regard sanglant. Il le vit monter dans un fiacre, et alors, se tournant vers La Veuve qui était demeurée à la même place :

— Je t'ai obéi, La Veuve ! dit-il en grinçant des dents. Mais je donnerais cinq ans de ma vie pour me retrouver nez à nez avec ce mec-là... tu entends ?

— Et si je te le fais retrouver ? demanda La Veuve avec une tranquillité sinistre.

— J'aurai sa peau ! Et alors, La

LA COMTESSE NOIRE

Grand Roman de Mystère et d'Amour (suite)*

PAR GEORGES DE LABRUYÈRE

DEUXIÈME PARTIE

LES FLANCS DE MESSAOUDA

II (suite).

Il lui fallut une grande demi-heure pour sortir de ce dédale obscur.

Enfin il devina, plutôt qu'il n'aperçut, un espace vide, entre les dernières maisons du village et la forêt de palmiers.

C'était un oued desséché, au delà duquel il se rappelait avoir posté ses premières vedettes.

Au moment où il traversait la rivière à sec, il lui sembla entendre un pas tout près de lui.

Il se retourna vivement, mais il eut beau sonder l'obscurité du regard, il ne vit rien.

— Baste! pensa-t-il, c'est le vent... Et il continua.

Tout à coup, un cri retentit, accompagné du bruit sec que fait le chien d'un mousqueton qu'on arme.

— Halte-là! Qui vive?

— France! 3^e spahis, répondit Pierrefort.

C'était une des vedettes dissimulées dans les hauts dattiers.

Le lieutenant se fit reconnaître.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, mon lieutenant, pas vu personne, répondit l'Arabe.

— Veillez bien, mes enfants, reprit l'officier; il pourrait bien y avoir quelque chose cette nuit.

— A pas peur, mon lieutenant, dit l'autre cavalier dans ce langage étrange qu'on appelle le *sabir*.

Pierrefort donna encore quelques instructions aux deux cavaliers et répartit dans la direction de son autre petit poste.

Au moment où il traversait de nouveau la rivière, il aperçut, cette fois distinctement, une ombre qui se dissimulait derrière une touffe de lauriers-roses.

III

Pierrefort marcha droit à la touffe verte.

— Qui est là? demanda-t-il de sa voix nette et ferme.

Rien ne répondit.

L'officier tira son sabre et en frappa le buisson.

Un cri ou plutôt un râle en sortit.

Pierrefort s'avança.

Il tourna l'arbutus et, derrière, dans l'obscurité opaque, il distingua, par terre, une masse informe.

Il se pencha.

C'était, étendue sur le sable, une femme arabe, enveloppée de haillons.

Le lieutenant s'agenouilla.

— *Ya m'ra!* fit-il en arabe.

Un gémissement lui répondit.

Il fouilla dans sa poche et en tira une boîte d'allumettes-bougies.

Un craquement, une flamme infime qui s'éteignit aussitôt sous l'haleine farouche du sirocco, mais qui, si rapide qu'il ait été son éclair, avait permis au jeune homme d'apercevoir le visage de la femme, sur lequel un sillon de sang courait.

Pierrefort était un vaillant homme, brave comme sa lame, généreux comme le sont tous les braves.

L'idée d'avoir frappé une femme, une pauvre, le troubla et l'emplit de confusion.

Tout tremblant, il prit son mouchoir et passant son bras gauche sous le cou de la malheureuse, il se mit à étancher le sang qui coulait de la plaie.

Mais la femme, qui n'était qu'étour-

die, se redressa tout d'une pièce et le repoussa.

— Laisse-moi, bandit!

Etonné, le lieutenant la regarda.

Autant qu'il en put juger dans la nuit épaisse, il la vit belle avec des yeux chargés de haine et de mépris, des yeux fendus comme ceux d'une gazelle, et où brillait une flamme implacable.

C'était une fille de race nègre, métissée de berbère.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Ton ennemie!

— Pourquoi?

— Parce que tu es un chasseur d'hommes et que tu poursuis ceux de ma race, ceux que j'aime, ceux qu'Allah inspire et dont il guide le bras contre les ennemis de la vraie religion!

Elle avait dit ces mots d'une voix rauque, avec un accent fébrile et un geste de menace où toute sa haine était contenue.

— Que faisais-tu là?

— Je t'espionnais.

— Dans quel but?

— Pour te surprendre et te tuer.

Et, d'un geste rapide, elle tira de son sein un court yatagan, un de ces couteaux recourbés, au manche de fer frappé, que fabriquent les Kabyles dans leurs montagnes et qu'on nomme *flissa*.

Puis, hardiment, elle leva le bras et frappa en pleine poitrine.

L'arme glissa sur un des boutons du dolman de Pierrefort.

L'officier saisit le poignet de la Mauresque et, sans brutalité, lui arracha l'instrument.

La femme se crut perdue.

Elle marmotta quelques mots de prière et attendit.

Mais le lieutenant jeta le *flissa* loin de lui.

La femme le regarda, étonnée.

— Pourquoi ne me frappes-tu pas? demanda-t-elle.

— Parce que tu es une femme, et que les Français ne tuent pas les femmes.

Elle haussa les épaules.

— Allons donc, fit-elle; avec ça que vous vous êtes gênés à Zaatcha et à Bou-Saada!

— Possible que d'autres l'aient fait; moi je ne le ferai pas.

La Mauresque fixa ses grands yeux noirs sur le jeune homme.

Leur expression s'était adoucie. Il y avait maintenant, dans ce regard à demi sauvage, une nuance de respect et d'admiration.

— Alors tu me fais grâce? demanda-t-elle.

— Oui.

La femme ricana.

— Ah! ah! fit-elle, je comprends... Je suis jeune, peut-être jolie, et tu attends le prix de ta clémence?

— Tu te trompes; tu es libre, je ne veux rien de toi. Va-t'en!

L'Arabe resta stupéfaite.

— Il y a donc d'honnêtes gens parmi ta race? dit-elle.

Pierrefort ne put s'empêcher de sourire.

— Dame! répondit-il, tu vois bien.

Cela déroutait évidemment toutes les idées de la malheureuse.

L'étonnement le plus profond se lisait sur son visage.

Elle restait muette et immobile.

— Allons, va-t'en, reprit le lieutenant d'une voix douce, et ne t'avise pas de t'en prendre à d'autres, on ne te traiterait peut-être pas de la même façon.

La femme ne bougea pas.

Au bout d'un instant, elle dit, presque timidement, cette fois :

— Roubi, j'ai voulu te tuer, tu m'as fait grâce. Tu es un homme bon. Tu me laisses libre, merci. Mais je veux savoir ton nom, afin de le redire à nos frères, pour que ta tête leur soit sacrée.

— C'est inutile, je n'ai rien à craindre d'eux, parce que je suis leur maître et qu'ils trembleront devant moi.

— Pourquoi dis-tu cela? Ceux d'ici sont braves autant que tu peux l'être, et plus redoutables que tu ne le penses.

— Allons! c'est bon; encore une fois, va-t'en.

— Tu ne veux pas me dire ton nom?

— C'est inutile.

— Eh bien, soit, mais je ne veux pas que tu puisses jamais regretter de m'avoir épargnée; je veux que tu saches qui je suis.

— A quoi cela me servira-t-il?

— Probablement à ne plus m'épargner.

— Pourquoi donc?

D'une voix vibrante, elle jeta ces mots que le vent emporta dans la nuit :

— Parce que je suis Messaouda-bente-Ali, femme d'Abderrhman-ben-Mohamed, chérif des révoltés, envoyé de Dieu pour chasser les infidèles et venger l'Islam.

— La femme du chérif?

— Oui!

Et elle ajouta :

— Tu vois bien que tu as tort de ne pas me tuer et que tu manques à ton devoir!

Pierrefort resta un instant silencieux.

Puis il dit gravement :

— Je ne te frapperai pas plus, maintenant que je sais qui tu es, que je ne l'ai fait avant. Mon devoir serait peut-être de t'emmener avec moi au camp et de te garder comme otage, mais je suis un soldat et non un policier. Je t'ai dit de fuir tout à l'heure; je te dis encore : « Va-t'en! mais sauve-toi bien loin, car si les gens du bureau arabe te découvraient, il pourrait t'en cuire... »

— Je n'ai pas peur.

— Eh! parbleu! je le vois bien, et c'est justement pour cela que tu m'intéresses. Allons, housté! fiche ton camp et laisse-moi passer.

— Encore un mot.

— Parle!

— Si tous les Français étaient comme toi, mon seigneur n'aurait pas prêché la révolte. Mais ceux dont tu viens de parler, ceux du bureau arabe, nous maltraitent et nous ruinent. C'est contre eux qu'Abderrhman a levé le drapeau de la révolte. Puisque tu es avec eux, dis-leur bien de prendre garde : ils sont condamnés!...

Pierrefort haussa les épaules.

— Oh! tu peux te moquer de moi, reprit Messaouda, mais rappelle-toi bien ceci : Allah les a désignés, ils mourront! Quant à toi, tu as été généreux, tu es un noble homme et un cœur bon, aucun mal ne t'arrivera, je le jure sur la tombe de mon père, mon seigneur Ali, qui est enterré là-bas, dans le petit cimetière, près de l'endroit où vous êtes campés.

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots que Messaouda, tout à coup, disparut en courant entre les deux rives de l'oued desséché.

Pierrefort ne fit ni un pas ni un geste pour la retenir ou la rappeler.

Il resta quelques minutes immobile, surpris encore de la rencontre, du danger auquel il venait d'échapper et de l'invincible entêtement de la jeune femme.

Puis il haussa les épaules et reprit son chemin.

Quand il eut visité les deux autres vedettes et leur eut fait les mêmes recommandations qu'aux premières, il regimba, à travers les ruelles sombres, vers la place où ses spahis étaient campés.

Arrivé sur la hauteur, il s'arrêta, oppressé.

L'atmosphère devenait absolument irrespirable. Le sirocco avait augmenté, brûlant les yeux, séchant la gorge.

Des flammes rouges passaient dans le brouillard de sable, parsemées à des éclairs de feu. Une odeur de soufre traînait dans l'air.

A la corde où ils étaient attachés, les

chevaux effrayés tiraient sur leurs entraves en soufflant bruyamment.

— Avant une heure, pensa Pierrefort, nous allons avoir un orage épouvantable.

Et, tout soucieux, il parcourut la petite place, où les spahis, accablés par l'horrible chaleur, gisaient sur le sol, enveloppés dans leurs burnous, les capuchons rabattus pour se protéger contre le sirocco.

Seul, devant les faisceaux formés en ligne, un cavalier, le mousqueton sous le bras, veillait.

L'officier s'arrêta devant lui.

— Veille bien, mon vieux Saïd, lui dit-il; les Arabes pourraient bien profiter de ce chien de temps pour essayer de nous surprendre.

— Sois tranquille, mon lieutenant, répondit le spahi, y a pas de danger!

— Et puis la nuit sera courte; il fait jour à deux heures, à cette époque-ci.

— Tu sais, mon lieutenant, reprit le factionnaire, tout à l'heure, gare à l'orage!

— Tu as raison, je crois que nous n'en avons pas pour une demi-heure. Nous allons être effroyablement trempés.

— Oui, et les camarades qui dorment là seront obligés de se lever, car se sera comme le déluge.

— Les malheureux! Et demain, si on se bat, ils seront éreintés.

— Il y aurait bien un moyen de dormir quand même.

— Lequel?

— A vingt mètres d'ici, il y a un petit cimetière.

— Eh bien?

— Tu ne comprends pas, mon lieutenant?

— Non.

— C'est que tu n'as pas fait la campagne avec le père Négrier.

— Qu'est-ce qu'il faisait donc, Négrier?

— Quand il pleuvait, qu'il y avait de la boue ou de la neige au point de ne pouvoir s'étendre par terre, et qu'on était près d'un cimetière, il donnait l'ordre de « décoiffer » les tombes...

— Décoiffer les tombes?

— Oui. Tu sais bien? les boîtes de plâtre alignées dans nos cimetières...

« On enlevait les couvercles, on tirait respectueusement les morts du trou et on se couchait à leur place. Puis un camarade remettait le couvercle avec quelques pierres dessous pour laisser passer l'air, et on dormait bien au sec jusqu'au matin... »

Pierrefort frissonna. Mais il ne put retenir un sourire.

— L'idée n'est pas mauvaise, fit-il, mais je m'étonne que vous autres, musulmans, vous ne considériez pas cela comme un sacrilège.

Le spahi eut un mouvement d'épaules significatif et qui pouvait donner à penser que le contact des loustics de régiment avait porté une forte atteinte à son respect religieux.

Tout à coup, un formidable coup de tonnerre retentit, dont les échos allèrent se perdre, reproduits à l'infini, dans les mystérieuses profondeurs des cimes de l'Amhar-Khadou.

En même temps, d'énormes gouttes d'une pluie chaude commencèrent à tomber.

— Ça y est, mon lieutenant, fit l'Arabe en riant; voilà le moment de prendre son billet de logement pour le cimetière.

Soudain, ce furent de véritables cataclysmes d'eau qui tombèrent.

En vingt secondes, le camp fut inondé et tous les spahis debout.

Le vent, le tonnerre, les éclairs redoublèrent. Ce fut un effroyable désordre.

Les chevaux, affolés, brisèrent leurs entraves et s'enfuirent dans les ruelles étroites.

Les cavaliers, lancés à leur poursuite, disparaissaient dans l'obscurité.

Et, dans cette débandade, les ordres se croisaient, emportés par le vent.

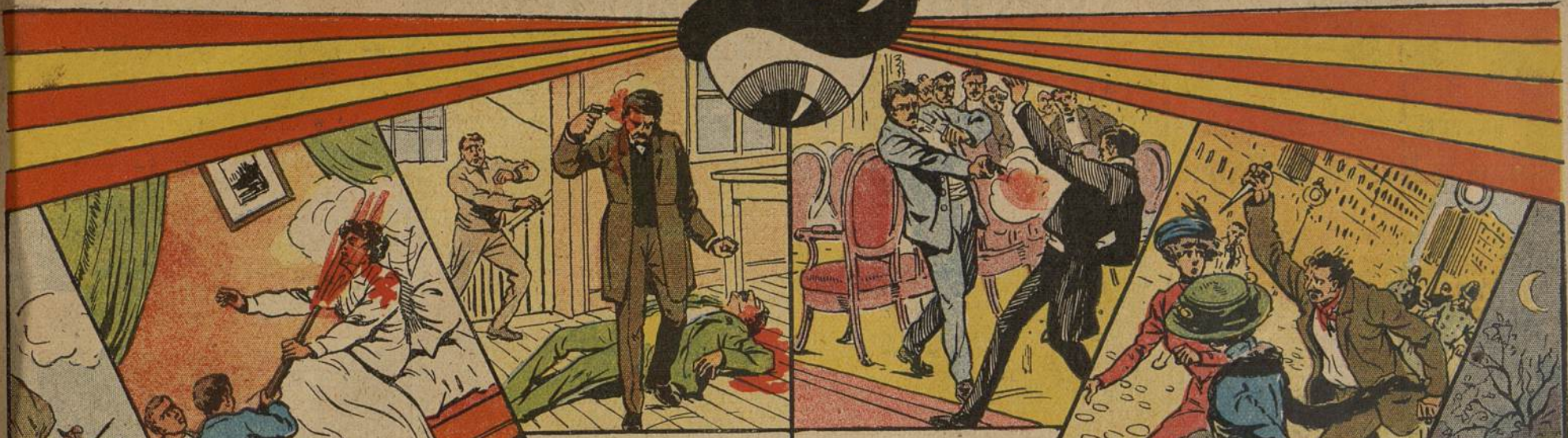
Le tohu-bohu était indescriptible.

Enfin, Pierrefort et les autres officiers parvinrent, après une grande demi-heure d'efforts, à rallier leurs hommes.

L'orage, maintenant, était dans toute sa furie.

(Lire la suite au prochain numéro.)

* Voir l'ŒIL de la Police n° 27 à 53.



LE CRIME DU PATRON. — Un fabricant de machines, de Sanct-Wendel, ayant eu une dispute avec un de ses apprentis, tira sur lui un coup de revolver qui l'atteignit à l'oreille. Après quoi, il se fit justice en se logeant une balle dans la tête. Il mourut sur le coup. ALLEMAGNE.

QUERELLE TRAGIQUE. — A Victoria, au casino carliste, une querelle ayant éclaté, pour des motifs d'intérêts, entre un avocat député de la province, et un charpentier, ce dernier a mortellement blessé l'avocat d'une balle de revolver au ventre. Le meurtrier a été arrêté. ESPAGNE.

EFFROYABLE TRAGÉDIE. — Dans une rue de Baltimore, un fou rencontra deux jeunes filles qu'il ritaient en causant entre elles. S'imaginant qu'elles se moquaient de lui, il se jeta sur elles, en tua une d'un coup de couteau, puis, s'élançant à la poursuite de la seconde, il l'atteignit et lui francha la gorge. Le fou rentra ensuite chez lui et, avant que la police ait pu se saisir de lui, il avait mis le feu à sa chambre et avait péri dans les flammes. ETATS-UNIS.

HORRIBLE ACCIDENT. — En l'absence de leur père, 2 enfants prirent un fusil et voulurent aller à la chasse. La mère malade et alitée le leur défendit. Comme les enfants ne lui obéissaient pas, elle saisit l'arme par le canon et voulut la leur arracher. Le coup partit et la pauvre femme eut la tête fracassée. YSSINGEAUX.



COMBAT AVEC DES BRIGANDS. — Deux carabinieri qui tentaient de procéder à l'arrestation du brigand Masca, dans les montagnes de la Calabre, ont dû soutenir avec lui et sa bande, une lutte acharnée au cours de laquelle les trois hommes ont été précipités au fond d'un ravin où ils se sont tués. ITALIE.



UNE SCÈNE DE LA TERREUR. — Les passants attardés, l'autre nuit, rue Croix-Nivert, purent se croire subitement transportés aux plus sombres époques de l'An II de la République. Un groupe d'individus habillés de costumes à revers et coiffés d'immenses chapeaux à la Robespierre, se disputaient à haute voix. Tout à coup, l'un d'eux, frappé d'un formidable coup de poignard entre les épaules, tombait, la face contre terre, tandis que les autres prenaient la fuite. Les gardiens de la paix transportèrent le blessé à l'hôpital Necker où on désespère de le sauver. Ce sont des figurants du théâtre de Grenelle où l'on jouait Thermidor. PARIS.

ASSASSINÉ PAR SA FILLE ET SON GENDRE. — Un homme et une femme, habitant Waltenheim, lassés d'attendre l'héritage du père de la jeune femme, un cultivateur, l'attirèrent sur les bords du canal de la Marne au Rhin et le jetèrent à l'eau. Ils le regardèrent se noyer, puis ils rentrèrent chez eux. Ils ont été arrêtés. ALSACE-LORRAINE.



A L'ASSAUT D'UNE BANQUE. — Une bande de 5 brigands masqués et bien armés attaqua, dans la soirée, la Banque de Harran dans l'Oklahoma. Les malfaiteurs étaient en train de forcer le passage vers les bureaux lorsqu'une patrouille survint. Une fusillade en règle s'engagea; 2 brigands furent tués, un troisième blessé et fait prisonnier; les 2 autres se sont enfuis. ETATS-UNIS.



UN EFFROYABLE DRAME. — Un peintre, repris de justice, qui avait menacé de tuer son beau-frère, qui ne voulait plus lui donner d'argent, se présentait chez ce dernier. Son beau-frère lui tira 5 coups de revolver à la tête; en même temps, le père de la victime, qui est menuisier, saisissait une hache et, d'un coup, ouvrait le crâne de son fils. Le malheureux succombait aussitôt. Les coupables sont arrêtés. DIJON.



DEUX VIEILLARDS EGORGES. — Deux bandits s'introduisirent chez deux vieillards, habitant un endroit désert en face du pont de Coire. La femme a été assaillie la première; son mari a tenté de la secourir. A ce moment les bandits ont égorgé le vieillard en lui plongeant un poignard dans la gorge. La femme eut le même sort, mais les assassins la souillèrent et la mutilèrent. La maison avait été bouleversée. CHAMBERY.



UN DUEL DE GAMINS. — A Sienna, un garçon de 11 ans avait été frappé de la beauté d'une jeune fille, d'un an son aînée. L'amoureux s'aperçut qu'il avait un rival. Les deux soupirants, armés chacun d'un couteau, se rencontrèrent sur un terrain choisi. Leur Egerie devait accorder ses faveurs au vainqueur. Tout à coup l'un des combattants s'affaissa, mortellement atteint. Son rival a disparu avec la fillette. ITALIE.



UN CARNAGE. — Dans un café-restaurant près de Liège, un individu pénétra vers le soir et assassina le cafetier, sa femme, sa mère et un bébé de 2 mois. On a établi que la grand-mère a été tuée la première. Son fils est sorti et a été à son tour frappé. L'assassin s'est rendu dans la cuisine et a égorgé la débitante. Le bébé a été étranglé après. Tout a été pillé. BELGIQUE.



LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Bassin du Rhône

UNE FEMME ASSASSINÉE. — Au milieu du couloir d'un logement garni, on a trouvé, baignant dans son sang, une locataire âgée de 25 ans, plamassière. Elle avait reçu un coup de poignard dans l'épaule gauche. Transportée à l'Hôtel-Dieu, cette femme a pu déclarer qu'elle avait été frappée par derrière dans l'obscurité et qu'elle ignorait qui était son meurtrier. D'autre part, il résulte de l'enquête que l'on a entendu une violente discussion entre cette femme et son amant, mais celui-ci nie être pour rien dans le drame. **LYON.**



UN PARRICIDE. — A la Croix-de-Calvaire, un ouvrier agricole, père de six enfants, s'enivrait fréquemment et brutalisait aussitôt les siens. L'autre soir, surexcité par la boisson, il menaçait de tuer toute sa famille, et, s'armant d'un piquet, il en asséna plusieurs coups sur la tête d'un de ses enfants qui tomba évanoui. Le plus jeune des fils, âgé de 16 ans, prit alors un revolver et le déchargea trois fois sur son père. Celui-ci, grièvement blessé, a été transporté à l'hôpital. **DRAGUIGNAN.**

UNE RIXE. — A la suite d'une rixe un canonnier breveté, embarqué à bord du « Patrie », a été mortellement blessé, à coups de couteau, dans un quartier excentrique de la ville par une bande de matelots. Plusieurs autres marins ont été blessés dans différents quartiers de la ville. Un certain nombre d'arrestations ont été opérées. **TOULON.**



UNE AGRESSION. — A sept heures du matin, un cocher de la compagnie P.-L.-M. conduisait une voiture, lorsqu'un individu qui se trouvait sur le trottoir, ramassa une pierre et la lança sur le cocher. Le pauvre homme fut atteint à l'œil droit qui fut crevé. **LYON.**

IVROGNE MEURTREUR. — Vers minuit un cafetier voyait entrer dans son établissement trois individus en état d'ivresse. Comme ils faisaient du tapage, il voulut les expulser. L'un d'eux, sortant un revolver de sa poche, tira dans la direction du cafetier qui fut atteint à l'abdomen. La voiture d'ambulance l'a transporté à l'Hôtel-Dieu où il a été admis d'urgence. **SAINTE-RAMBERT.**



LA JALOUSIE. — Une jeune femme passait sur la place de la Liberté, quand elle aperçut une rivale; celle-ci lui avait, paraît-il, enlevé son amant. Naturellement la rencontre fut orageuse. La rivale insultée tira une épingle de son chapeau et voulut crever les yeux de son adversaire. Mais celle-ci lui tira six coups de revolver, et une balle en frappant la rivale exercée vengeance la meurtrière, qui n'en fut pas moins arrêtée. **TOULON.**



UNE RIXE. — A trois heures du matin, plusieurs individus se querelaient au sortir d'un débit. Au cours de la bataille, un des belligérants porta à un autre trois coups de couteau à la cuisse gauche. Dangereusement blessé, l'individu fut transporté à l'hôpital où il fut admis d'urgence. **LYON.**

SOUS LA HACHE DU BOURREAU

SUITE ET FIN

Mais ils avaient pu entendre le gouverneur, qui, du seuil du salon, leur lançait, dans un rire méchant :

— Mes compliments au madgyar Arpad-sans-peur, quand vous verrez sa tête pendue à l'une des portes de la ville, car il est trop tard maintenant, et nul ne saurait faire la route de Buda-Pest à Szegedin dans le temps voulu.

Oh ! que la route semblait longue et fatigante à Matthias Krasna, qui, depuis trois jours, avait à peine pris quelques heures de repos.

Il était brisé, mais la pensée de Nathalie Zapolya et de sa mission remplie avec succès le soutenait. Automatiquement il avançait à larges enjambées, ne s'arrêtant nulle part.

La nouvelle de son voyage à Buda-Pesth, et de son objet, s'était répandue parmi les paysans, qui attendaient son retour avec anxiété, car tous avaient au fond du cœur la haine du joug autrichien.

Au seuil des fermes, hommes et femmes s'échelonnaient, offrant à Matthias des aliments ou lui présentant des boissons pour étancher la soif ardente qui le brûlait.

Et le forgeron, prenant à peine le temps de manger ou de boire, reprenait aussitôt sa route.

Arriverait-il à temps ? C'était là sa seule préoccupation, la lancinante pensée qui le hantait sans trêve.

Au matin du sixième jour, alors que des lieues encore le séparaient de Szegedin, Matthias Krasna, le parchemin toujours serré dans sa chemise, à même le corps, put voir les paysans qui l'escortaient maintenant, l'accompagnant de leurs exhortations.

— Hardi, Matthias !
— Quelques lieues encore.
— Tu arriveras.
— Courage !
— Les Autrichiens n'auront pas la peau de notre Arpad !
— Vive la Hongrie !

Le bruit de ces cris et de ces vociférations enivrait le forgeron, qui murmurait des paroles inintelligibles, se parlant à lui-même, jurant soudain, sacrant, lorsque les rudes pierres du chemin faisaient buter ses pieds meurtris qui avaient peine à se soulever.

Allons, encore un effort, un dernier effort, et il serait arrivé au but de son voyage !

Ne s'agissait-il pas de la vie ou de la mort d'un homme ? Et quel homme ? Le madgyar patriote qui, si longtemps, avait tenu les envahisseurs, les oppresseurs en échec !

— Hardi, Matthias !
Ce cri, c'était comme le coup d'épée aux flancs du coursier harassé, fumant d'écume...

Au loin, on apercevait maintenant les hauts clochers des églises de Szegedin, et la route longeait les rives sinueuses de la Theiss, avant que la rivière n'atteigne la ville.

Mais au loin aussi, le soleil commençait lentement à disparaître, et c'était à son coucher qu'Arpad Szavaros devait subir, aux mains des Autrichiens, le supplice des traîtres...

La haute taille du forgeron sembla s'élever plus droite encore, se silhouettant comme une ombre fantastique sur l'horizon empourpré des rayons mourants du soleil.

Une fois encore Matthias buta dans une pierre... Il tomba comme une masse, et, ne pouvant se relever des mains, il donna de la tête sur le sol...

Ceux qui l'escortaient voulurent lui porter secours.
D'une main, il les repoussa, tandis que du

revers de l'autre il essayait le sang qui l'aveuglait.

En vain, il tenta de se relever et de se remettre sur ses pieds ; tout tournait, tourbillonnait autour de lui.

— Matthias, lui cria la foule, le temps presse ! Donne-nous le parchemin.

— Non ! s'écria-t-il, en pressant fiévreusement contre lui la grâce arrachée au gouverneur autrichien.

— Nous sommes frais et dispos ; en courant, nous arriverons à temps pour sauver la tête d'Arpad-sans-peur !

— Non ! fit-il encore, farouche.

— C'est fou ce que tu fais là ! Ecoute la raison, Matthias !

— Non ! répéta-t-il encore avec obstination. C'est moi qui porterai le parchemin et le remettrai aux bourreaux d'Arpad... Arrière !

— Eh bien, soit ! s'écria la foule, et aussitôt vingt bras soulevèrent le forgeron, le portant en triomphe.

Ce fut une course folle jusqu'à la ville.

Aux murs sombres et gris de la prison, les lourdes portes s'étaient ouvertes, pour laisser passer le cortège de mort.

Sur une charrette, Arpad Szavaros, debout, les mains liées derrière le dos, gardé par deux soldats, tenait fièrement la tête haute, haranguant la foule, et l'exhortant à la lutte à outrance contre l'oppressur.

Tout autour de la voiture, un cordon de soldats repoussait la cohue, cherchant à empêcher un coup de main possible, l'envivement et l'évasion du prisonnier...

Des hommes crispèrent leurs poings, prêt à lamboyant, des femmes agenouillées pleuraient.

Et, parmi elles, Nathalie Zapolya, debout, au premier rang, criait :

— Patience, Arpad-sans-peur, courage ! Il est temps encore !

On était arrivé maintenant au lieu du supplice, et le madgyar, avec, aux lèvres, un sourire qui méprisait la mort, gravissait déjà les premières marches de l'échafaud, dressé sur la plus grande place de la ville. Il regardait sans crainte le billot auprès duquel le bourreau se tenait avec ses aides, quand une clameur s'éleva...

La foule s'ouvrit aussitôt au passage d'une troupe d'hommes qui en portaient un autre en triomphe, et celui-ci agitait au-dessus de sa tête un large papier déplié.

— La grâce ! La grâce d'Arpad ! hurlait-il. Dix mille voix répétèrent ce cri.

Tenant à peine debout, Matthias Krasna put encore remettre le parchemin à l'officier chargé de veiller à l'exécution du madgyar, puis il s'affaissa comme une masse.

Nathalie Zapolya, en un instant, fut auprès de lui, et, s'agenouillant, lui souleva la tête qu'elle couvrait de baisers.

— Matthias ! brave cœur ! s'écriait-elle en pleurant.

— Nathalie ! C'en est fait de moi... Je n'ai plus que quelques instants à vivre... Ecoute-moi... Je t'ai bien aimée... Mais il était écrit que tu ne serais pas mienne... C'est la fatalité contre qui nul ne saurait lutter... Dieu bénira ton union avec le brave qu'il a voulu arracher à la mort... Moi aussi, je vous bénis tous deux... et la grâce d'Arpad-sans-peur, c'est la mon cadeau de nocces, ma Nathalie aimée !

Un baiser encore... un seul...
Ce fut l'étreinte finale, car sous ce dernier baiser, le forgeron Matthias Krasna rendit aussi le dernier soupir, tandis qu'à ses côtés, le madgyar, remis en liberté, pressait entre ses mains celle du moribond qui l'avait courageusement arraché à la mort...

(Reproduction interdite.)

CURIEUSE ODYSSEE D'UN VAGABOND

A la sortie de l'asile de nuit de la rue de Tocqueville, des agents arrêtaient un vagabond, Auguste Binet, âgé de quarante-cinq ans.

Au commissariat de police de la Plaine-Monceau, Binet fut reconnu pour un interdit de séjour dont la vie est vraiment des plus curieuses.

Engagé volontaire à dix-huit ans, Auguste Binet avait été déferé, une première fois, au conseil de guerre pour outrages à un supérieur ; Binet fut condamné à une peine disciplinaire et envoyé en Algérie.

Là, il consacra ses loisirs au dressage d'un chien, auquel il apprit à voler des marchandises et à les rapporter ensuite.

Un officier, témoin d'un vol du chien, ayant tué l'animal d'un coup de revolver, Binet proféra contre son supérieur des menaces de mort. Traduit de nouveau devant un conseil de guerre, il fut, cette fois, envoyé au dépôt pénitentiaire d'El-Goléa.

Il ne devait pas y rester longtemps tranquille. Un jour, pendant la promenade au long des créneaux du fort, à trente mètres de hauteur, il se jeta sur son gardien et tenta de le précipiter dans le vide. Le gardien put se dégager et son agresseur fut une troisième fois déferé devant le conseil de guerre.

Là, à l'audience, pendant la déposition du

gardien, Binet saisit le banc sur lequel il était assis et assomma à demi le témoin. Maîtrisé, il parvint encore à jeter une « chiquette » au visage du président du conseil de guerre.

Ces dernières agissements valurent à Auguste Binet une condamnation à mort. Mais le président Carnot le grâcia.

Rentré en France, après avoir passé quinze années aux travaux publics, Binet récolta condamnations sur condamnations. En dernier lieu, il exerçait la profession de sculpteur sur bois et offrait sur les boulevards et dans les cafés, des bateaux qu'il construisait patiemment et logeait dans des bouteilles.

Auguste Binet a pris le chemin du Dépôt.

PETITE HISTOIRE JUDICIAIRE

Un vieil ouvrier comparait devant un tribunal comme témoin dans une affaire quelconque. L'avocat de la partie adverse prend son air le plus insolent et dit :

— Vous n'avez jamais été en prison ?

— Si, une fois.

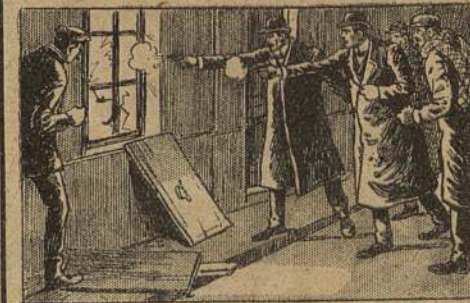
— Ah ! ah ! Et voilà, messieurs les jurés, les témoins que nos adversaires amènent !... Et pourquoi avez-vous été en prison ?

— Pour repêcher à neuf une cellule destinée à un avocat qui avait filouté ses clients !



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'EST

UN ASSASSINAT. — Un mineur, âgé de 33 ans, vivait séparé de sa femme qui s'était mise en ménage avec un autre mineur de Neuves-Maisons. Hier soir, le mari voulut parler à l'infidèle qui sortait d'un café, mais il fut assommé à coups de matraque et reçut dans le ventre trois balles de revolver tirées à bout portant. Transporté à l'hôpital de Nancy, il subit la laparotomie, mais il succombera probablement, car les intestins sont perforés en douze endroits. L'auteur principal du meurtre, l'amant, est arrêté. **NANCY.**

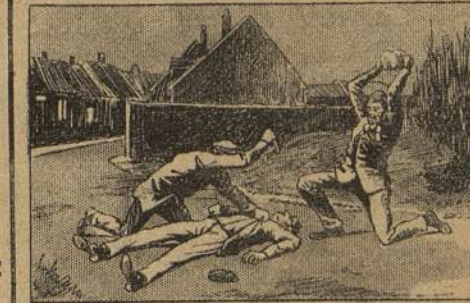


COUPS DE REVOLVER. — Après avoir passé leur soirée au café, deux frères se prirent de querelle avec un individu pour les beaux yeux de la bonne de l'établissement. La patronne du café mit tout le monde à la porte. Mais en quelques instants, les volets furent arrachés, les carreaux brisés ; des coups de revolver furent tirés à travers les fenêtres, sans heureusement, atteindre personne. Vexés de cet insuccès, les trois individus et deux autres consommateurs qui se trouvaient avec eux, se rouèrent mutuellement de coups. **CHARLEVILLE.**



DRAME ASSASSINEL. — Dans une chambre d'hôtel s'étaient réfugiés deux amants : l'homme, un voyageur demeurant à Romilly, la femme une demi-mondaine de Troyes. Pendant que celle-ci dormait, son ami la tua d'un coup de revolver dans la tête et se suicida sur son corps. **TROYES.**

INFANTICIDE. — Des fermiers apercevaient l'autre jour au fond de leur puits un objet ayant l'aspect d'un petit cadavre. Ils constatèrent bientôt qu'ils ne se trompaient pas et allèrent prévenir le maire qui avisa le parquet d'Autun. On eut bientôt la preuve que l'enfant, du sexe féminin, était née viable, très bien constituée et qu'elle avait séjourné environ 15 jours dans l'eau. Les soupçons se portèrent aussitôt sur une ancienne domestique de la ferme. On alla la chercher et on la ramena à la ferme, où, mise en présence du petit cadavre, elle reconnut être l'auteur de l'infanticide et avoir noyé son enfant le jour même de sa naissance. **AUTUN.**



ASSASSINÉ SUR LA ROUTE. — Un vigneron de Hammeville suivait la route de Hammeville. Il était porteur d'une somme de 300 francs. A 50 mètres du village, dissimulés derrière une haie bordant le chemin, deux individus guettaient son passage. Soudain, ils bondirent ; en une seconde le malheureux vigneron fut terrassé et lardé de coups de couteau par l'un des bandits pendant que l'autre lui broyait la tête à l'aide d'une grosse pierre. Quand on découvrit le cadavre, les 300 francs et la montre en or avaient disparu. **NANCY.**



LE COUTEAU DE L'ITALIEN. — Au cours d'une rixe, un mineur italien fut roué de coups par deux de ses compatriotes. Ceux-ci ne trouvant pas sans doute le châtimant suffisant, décidèrent de tuer leur victime. Pendant que l'un maintenait le malheureux à terre, l'autre le frappait en pleine poitrine d'un terrible coup de couteau. L'état du blessé est désespéré. **SAINTE-CLAUDE.**

Fin d'année sanglante

La nuit de la Saint-Sylvestre a été particulièrement animée cette année à Berlin. Malgré les avis qu'avait fait publier la police prussienne, les excès commis par de trop joyeux fêtards ont été tels que cent trente-neuf personnes ont été arrêtées, dont quatre-vingt-dix pour scandale public et huit pour coups et blessures.

D'autre part, pendant que les uns criaient et chantaient, d'autres versaient des larmes de sang; on compte en effet pour les deux derniers jours, rien que pour Berlin, vingt et un suicides et meurtres. Il semble qu'à Berlin l'année ait plutôt mal commencé.

Concours n° 21

Les états de service de l'agent Latrique

SOLUTIONS

- 1re SÉRIE : Vingt arrestations.
2e — Trois Campagnes.
3e — Quinze blessures.
4e — Dix actes de courage.
5e — Deux sauvetages.
6e — Quatre médailles.

LISTE DES GAGNANTS

1er Prix : M. Perrier, 9, boulevard de Sébastopol, Paris. Un superbe service de fumeur en métal ciselé, à pièces dans un bel ébonite.
2e Prix : M. Henry Roux, mécanicien aux chemins de fer, à Saint-Pierre-d'Oléron : Une magnifique chaîne-sautoir, en or contrôlé.
3e Prix : M. H. Métais, rue des Pavillons, Laval : Une charmante petite lampe fumeur, en cuivre.

NOUVEAUTÉ PATHE

8 JOURS à l'Essai

20 MOIS de CRÉDIT

RIEN A PAYER D'AVANCE

Franco à tous et Partout

Admirable Phonographe et

Collection

Merveilleuse de

60 Morceaux

Disques à Saphir

26 Airs d'Opéra, Romances, Mélodies, Chansonnettes, etc. par les premiers Artistes du Monde. 34 Orchestres et Danses.

PRIX des 60 Morceaux et de l'Appareil

85 francs

4 f payables

25 par MOIS sans frais.



LE THÉÂTRE CHEZ SOI

GIRARD & BOITTE

46, Rue de l'Echiquier, 46, PARIS (x° arr.)

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.

BON MARCHÉ exceptionnel

Pas même 15 Centimes par Jour

L'emballage est gratuit. Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur. Nous vendons en confiance. Fourniture immédiate. Nous répondons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

33 BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'Appareil Pathé et les 60 Morceaux au prix de 85 fr. payables à fr. 25 par mois, sans frais.

Form with fields for Name, Profession, Address, and Department.

Concours n° 22 (8 séries)

Grand Concours d'Empreintes manuelles

SIXIÈME SÉRIE

Vous savez quels services rend à la justice l'anthropométrie et vous entendez chaque jour parler de « bertillonage », empreintes digitales, manuelles, etc. Nous publions un certain nombre de mains de criminels et nous vous demandons de trouver à travers l'entrelacs des lignes de ces mains la Nationalité du criminel à qui elles appartiennent.



LISTE DES PRIX

- 1er prix : Un magnifique bracelet gourmette, or contrôlé.
2e prix : Une chaîne de montre pour homme, or contrôlé.
Du 3e au 4e prix : Une superbe coupe en cristal taillé, monture métal bronzé.

- Du 5e au 12e prix : Un très beau sous-main, en véritable maroquin.
Du 13e au 20e prix : Un élégant pendentif en argent contrôlé, orné de perles.
Du 21e au 50e prix : Un joli encrier Louis XV, cuivre doré.

- Du 51e au 75e prix : Une statuette en biscuit de Saxe.
Du 76e au 100e prix : Un étui à cigarettes en vrai cuir.
Du 101e au 150e prix : Une délicieuse épingle de cravate en filigrane, argent contrôlé.

SAGE-FEMME 1re Cl. Discretion absolue. Pension Beauté des Seins. Epilation. Obésité. Renseignements gratuits.

GOUTTES REGULATRICES LACROIX. Envoi discret contre 5fr. Renseignements gratuits. sous pli cacheté, sur ce TRAITEMENT PERIODIQUE. - Ecrire en confiance à G. LACROIX, 0-2, Pharmacie-Spécialiste de province, BRUAY (P.-d.-L.)

"LISEZ-MOI" Superbe Magazine bi-mensuel illustré

CET HOMME Connait votre Avenir et votre Passé

Le baron de S. C. écrit : « J'ai suivi la voie qu'il m'a indiquée, ayant eu satisfaction, je n'aurais désormais que lui pour guide. Enduire légèrement de mine de plomb ou d'encre la paume de la main gauche et presser ensuite sur papier. Envoyez l'empreinte avec année, date de naissance (heure si possible). Ajoutez-y enveloppe timbrée à votre adresse et mandat de 1 fr. 50 pour envoi de la Carte planétaire. Je vous enverrai, d'après carte ci-dessus, une étude gratuite de votre vie. Profes. E. RADJA, 69, Rue Monge, PARIS

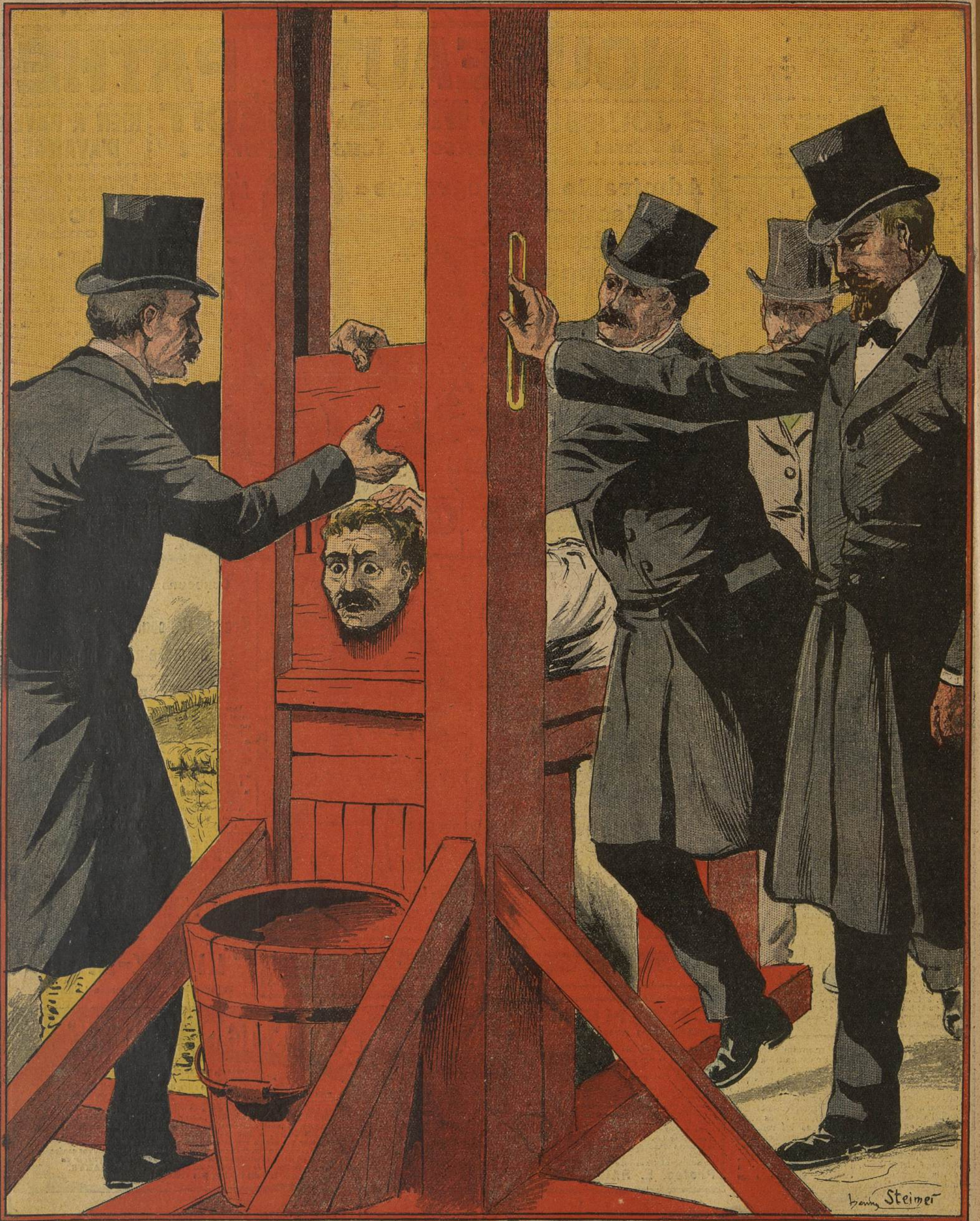


Talisman Magnétique Bague Dysléric. Renfortant, par sa radio-activité odo-electrode, le dynamisme humain. Découvert scientifique; Centre attractif; Puissance magnétique. Tout s'obtient par FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR. Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bague mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANTE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait REUSSIR EN TOUT. Succès certain, surprenant, mais naturel. Mesdames, tous vos désirs seront satisfaits et vos rêves réalisés; Messieurs, tous vos projets, tous vos ambitions réussiront au-delà de vos espérances. GRATIS petit livre luxueux, indiquant la façon d'acquiescer la Subtile Puissance; le demander au Professeur D'ARIANYS. 49 Villa des Violettes, près TOULOUSE (Hte-Garonne).

Abonnements à L'ŒIL DE LA POLICE : FRANCE : 6 francs par an - ÉTRANGER : 8 francs par an. Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE (Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50e pour recevoir franco à domicile.) Adresser les demandes, 75, rue Dareau, Paris.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 22 Les Empreintes Manuelles BON N° 6 Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 23° Concours Le Secret du Coffre-Fort



LE CHATIMENT D'UN SOLEILLAND

Lire les détails page 2.)